



*Que
sais-je?*

LES ORIGINES DE ROME

Alexandre Grandazzi

puf

QUE SAIS-JE ?

Les origines de Rome

ALEXANDRE
GRANDAZZI

Deuxième édition mise à jour

8e mille



Introduction

Quand et comment Rome est-elle née ? À l'extraordinaire aventure d'une cité qui allait un jour dominer une grande partie du monde alors connu autour de la Méditerranée, est-il possible de fixer précisément un début et une cause ? Que sait-on des deux siècles et demi pendant lesquels, au dire de la tradition antique, Rome fut dirigée par des rois ? Les premiers temps de Rome sont décrits dans des œuvres littéraires qui font la part belle aux légendes : que faut-il penser de ces textes, d'ailleurs de

beaucoup postérieurs aux temps qu'ils sont censés raconter, et peut-on les mettre en rapport avec les très nombreuses découvertes archéologiques faites ces dernières années à Rome et en Latium ?

À partir de ces interrogations s'est structurée progressivement, depuis quelques décennies, l'étude de ce que l'on appelle les origines de Rome, c'est-à-dire aussi bien les temps précédant l'existence de la cité que ceux de ses débuts monarchiques : hier simple annexe de l'étruscologie, cette étude apparaît aujourd'hui comme un secteur presque spécifique à l'intérieur des sciences de l'Antiquité, marqué par de

profonds renouvellements de problématiques et de méthodes, selon un processus qui rappelle la façon dont, dans les années 1970, l'Antiquité tardive est devenue un domaine autonome du savoir. D'ailleurs, il ne s'agit plus seulement de Rome : ce qui est en question, c'est l'émergence de la cité-État dans tout le centre de la péninsule italienne durant la protohistoire. Du xii^e au début du v^e siècle av. J.-C., c'est ainsi plus d'un demi-millénaire d'histoire humaine qui s'offre à l'observation et à la recherche.

Dans ce cadre, l'enquête sur les origines, la formation et la naissance – voire la fondation – de Rome s'est

constituée comme un domaine où plusieurs sous-ensembles se laissent aujourd'hui distinguer selon leur succession chronologique : du point de vue des origines de Rome proprement dites, l'étude des périodes les plus anciennes (xii^e-viii^e siècle av. J.-C.) est menée autant à partir des sites archéologiques du Latium que de celui de Rome ; l'histoire de la royauté romaine se place dans la période dite archaïque, et la plupart des spécialistes établissent une rupture entre une première phase – de Romulus à Ancus Marcius – qu'ils considèrent comme presque entièrement légendaire, et une seconde, où la part d'historicité leur paraît maintenant beaucoup plus grande.

L'avènement, à la fin du vi^e siècle av. J.-C., puis les premiers temps de la République (qu'on appelle parfois le Moyen Âge romain) ne bornent qu'en apparence l'étude des origines de Rome : car, de plus en plus, on interroge les textes antiques qui les évoquent, pour savoir comment ce thème a inspiré et aussi reflété, tout au long de leur histoire, la pensée politique et l'imaginaire des Romains.

La recherche actuelle sur les origines de Rome fait de nos jours appel à de nombreuses disciplines : la philologie, qui vise à préciser le sens exact, les sources et la réception des textes antiques ; l'histoire des religions, qui

s'attache aux faits religieux transmis par ces derniers ; l'histoire du droit, qui retrace la formation des concepts juridiques dans la cité émergente ; la linguistique, qui permet d'atteindre les états les plus anciens de langue et, parfois, de civilisation ; la mythologie, éventuellement comparée, qui cherche à dégager l'origine et le sens des mythes présents dans les traditions antiques. L'histoire qui cherche à savoir, selon une formule célèbre, « ce qui s'est réellement passé », apparaît comme la somme de toutes ces disciplines. Les temps les plus anciens de l'*Urbs* doivent donc être étudiés selon une démarche pluridisciplinaire : exigence difficile, mais passionnante, qui fait de la

recherche sur les origines de Rome une véritable école de méthode.

Ces différentes approches sont menées à partir de deux grands types de sources : d'une part, les textes littéraires, d'autre part, les données de l'archéologie. Il s'agit toujours, en effet, de comparer les uns avec les autres – fût-ce pour récuser finalement le principe de tout rapprochement : c'est pourquoi on trouvera ici un exposé de la tradition littéraire, d'abord, puis des découvertes archéologiques faites en Latium et à Rome. L'analyse comparative faite à partir de ces données débouchera alors sur des conclusions, ou du moins des hypothèses, d'ordre historique.

Aujourd'hui, les origines de Rome se trouvent scrutées avec une intensité qui n'a pas eu de précédent depuis l'Antiquité : le grand travail scientifique accompli durant le tiers de siècle qui vient de s'écouler permet de dégager des acquis indiscutables et des perspectives de réflexion et d'enquête ; nous le ferons sans taire non plus les difficultés qui subsistent et les débats, voire les polémiques, en cours, car il s'agit de peindre non pas le tableau d'un savoir figé dans ses certitudes, mais le mouvement même et le questionnement sans cesse renouvelé d'une recherche qui n'a jamais mieux mérité son nom.

Chapitre I

La légende

Par tradition littéraire, on entend ce qui est transmis par des textes antiques ; par légende, un récit où le merveilleux tient une place notable. Comprenant de nombreux miracles et des interventions divines, le récit classique sur les origines de Rome est une légende, mise en forme dans des textes dont les plus connus, et les plus élaborés, sont : l'*Énéide* du poète Virgile, qui raconte

l'arrivée du héros troyen Énée en Latium ; les *Vies* consacrées à Romulus et à Numa par le biographe Plutarque ; et, surtout, l'*Histoire* de Tite-Live et les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse (nommé désormais ici Denys), qui sont les œuvres antiques les plus développées sur le sujet. Parce que toute recherche sur les commencements de l'*Urbs* suppose toujours une bonne connaissance de ce que les Anciens eux-mêmes en racontaient, nous allons maintenant résumer le contenu de ces œuvres, en indiquant les principales variantes qu'on peut déceler entre elles.

Il était une fois, donc, un prince troyen, Énée, fils de la déesse Vénus et du

mortel Anchise, qui, après avoir échappé au sac de Troie par les Grecs, s'en était allé chercher un nouveau royaume de par le vaste monde : son périple l'avait d'abord conduit en Grèce, puis au sud de l'Italie, notamment en Sicile, ensuite à Carthage et, enfin, en Latium, sur une terre où étaient déjà passés, bien avant lui, les Grecs Hercule et Évandre, ce dernier ayant même fondé sur le Palatin une ville nommée Pallantion ; débarquant chez le peuple des Laurentes, les Troyens sont accueillis par divers miracles destinés à leur signifier qu'ils sont au terme de leurs errances. Énée fait alors alliance avec le roi du peuple local des Aborigènes, nommé Latinus : il épouse

sa fille Lavinia, puis fonde Lavinium qui cependant, chez Caton et Virgile, est déjà la ville de Latinus ; de Troie, il y apporte les Pénates, c'est-à-dire les dieux protecteurs. Le prétendant de Lavinia, appelé Turnus par Caton, Virgile et Tite-Live, et Tyrrhénos par Denys, chef du peuple des Rutules et roi de la ville d'Ardée, entreprend alors la guerre contre Latinus et Énée, avec l'aide de l'Étrusque Mézence que Denys qualifie de « roi des Tyrrhéniens », et dont Tite-Live et Virgile font le maître de la cité de Caere (mod. Cerveteri). Dans les combats qui suivent, Énée disparaît et sera ensuite honoré comme dieu.

Trente ans après la fondation de Lavinium, Ascagne, fils d'Énée, fonde Albe La Longue. Lui succède Silvius, fils ou petit-fils d'Énée, et qui donnera son nom à une dynastie de rois albains, dont les règnes vont occuper tout l'intervalle entre la fin de Troie et la naissance de Rome, placées par les Anciens à des dates correspondant pour nous à 1184 et 753 av. J.-C., soit un peu plus de quatre cent trente années ; intervalle curieusement réduit à trois siècles par Virgile (I, 272). Ainsi, une douzaine de générations plus tard, vient le moment de la fondation de Rome, qui va constituer le deuxième acte de ce récit des origines.

Albe est alors dirigée par le méchant Amulius qui, pour être sûr que son frère Numitor, qu'il avait écarté du trône, n'aurait pas de descendance, a obligé la fille de celui-ci, (Rhéa) Silvia, à devenir vestale, c'est-à-dire prêtresse du feu sacré. Mais cette dernière, violée par le dieu Mars, donne naissance à deux jumeaux : Remus et Romulus. Amulius ordonne de les noyer dans le Tibre, mais le berceau qui les contient tous les deux reste échoué au pied du Palatin : là, ils sont retrouvés par un berger, Faustulus, qui voit une louve les allaiter. Élevés par le berger et sa femme Larentia, les jumeaux, devenus grands, se distinguent par leur force et leur valeur, et, ayant appris finalement

de Numitor le secret de leur naissance, ils tuent Amulius et rétablissent leur grand-père sur le trône albain. Eux-mêmes s'en vont fonder peu après une autre cité à l'emplacement où ils avaient été recueillis par Faustulus. Mais la division s'installe entre les deux frères, et ils décident de prendre les auspices, c'est-à-dire d'observer les oiseaux pour apprendre des dieux qui doit fonder la nouvelle cité et quel doit être son nom. Remus l'emporte en rapidité – il est le premier à voir six vautours – et Romulus en quantité, avec douze rapaces aperçus. La rupture entre les deux frères est inévitable, et la violence marquera d'une façon indélébile la naissance de l'*Urbs* : Remus meurt, que ce soit au

cours d'un combat qui suit et où tombe aussi Faustulus, ou bien, selon la version la plus célèbre, tué par son frère après avoir franchi par dérision le rempart qu'édifie Romulus au Palatin.

La fondation de Rome, d'une ville appelée d'après le nom de Romulus, peut maintenant avoir lieu, et c'est le tableau immortel de Romulus conduisant autour de la colline une charrue et traçant un sillon qui servira à marquer la limite sacrée de la Ville, dite *Roma quadrata*, « Rome carrée » : le *pomerium*. Tout au long de leur histoire, la fête des *Parilia* (ou *Palilia*), chaque 21 avril, sera considérée par les Romains comme le jour anniversaire de

ce rite initial.

La troisième partie de la tradition des origines romaines, le troisième acte si l'on veut, est occupée par le récit des hauts faits des sept rois qu'elle fait régner à Rome jusqu'à l'avènement de la République consulaire, presque deux siècles et demi plus tard. Les noms et le nombre de ces rois sont strictement semblables dans tous les textes antiques, qui ne présentent que très peu de différences sur la chronologie (ici modernisée) de leurs règnes respectifs : Romulus (753-716 av. J.-C.), Numa Pompilius (715-673), Tullus Hostilius (672-641), Ancus Marcius (640-617), Tarquin l'Ancien (616-579), Servius

Tullius (578-535), Tarquin le Superbe (534-509).

Dans le récit que fait la tradition littéraire de cette monarchie romaine, on voit revenir, pour ces sept rois, des indications concernant toujours les mêmes aspects fondamentaux de l'action qui leur est attribuée ; il s'agit de rappeler : la durée de chaque règne ; la façon dont le roi est censé être arrivé au pouvoir ; son rôle dans la croissance de Rome, les conquêtes extérieures, la création d'institutions ; sa politique religieuse ; ces rois sont décrits aussi comme des personnages au caractère bien typé.

Romulus, d'abord, qui règne trente-sept

années ; son initiative principale est bien entendu la fondation de Rome sur le Palatin ; il aurait également ouvert, sur le Capitole, un lieu accessible à tous les fugitifs désireux de le rejoindre ; Romulus est aussi l'instigateur de l'enlèvement des Sabines, destiné à fournir aux habitants de la nouvelle ville une descendance. S'ensuit toute une série de conflits avec trois cités, tour à tour conquises, Caenina, Crustuméries et Antemnes, puis avec les Sabins qui, après l'épisode de la trahison de Tarpéia leur livrant le Capitole, viennent affronter les Romains dans la plaine entre cette colline et le Palatin ; après une lutte indécise au cours de laquelle le chef sabin Mettius Curtius

manque d'être englouti dans un marais, les Sabines devenues romaines réconcilient les combattants. Les deux peuples font alliance et décident même d'unir leurs destins, Rome devenant une ville double – *geminata urbs*. Reste à Romulus, qui règne désormais avec le roi sabin Titus Tatius, bientôt disparu, à organiser la nouvelle communauté ainsi créée, dont les membres sont appelés *Quirites* : il le fait en la divisant en trente curies et trois tribus, dites *Tities*, *Ramnes* et *Luceres*. Son règne se termine avec quelques guerres victorieuses – mais défensives ! – contre Cameria (absente chez Tite-Live), Fidènes et Véies. Pour sa mort, la tradition hésite – et le dit – entre

l'apothéose et l'assassinat, qui ne met pas en cause, de toute façon, sa divinisation. Au total, le fondateur est présenté comme un roi valeureux, pieux et non cependant dénué de ruse. Rome lui doit, outre sa création, plusieurs institutions comme les licteurs (qui sont des gardes armés d'une hache), le Sénat et la division de la population en patriciens et plébéiens ainsi que la clientèle, qui est un rapport reconnu de dépendance et de protection, économique et sociale, entre ceux que le droit romain appelle le patron et ses clients. Romulus se voit également attribuer la création de lois, notamment sur le mariage, et de cultes : Jupiter Férétrien, sur le Capitole, et Jupiter

Stator, à l'entrée du Palatin. Il exerce donc son rôle de fondateur dans tous les domaines : militaire, religieux et social.

Le temps qui suit sa disparition et précède l'avènement d'un nouveau roi est pour la tradition l'occasion de faire naître la procédure institutionnelle de l'interrègne, qui se retrouvera dans la Rome républicaine et qui consistait en une dévolution successive du pouvoir suprême à chaque sénateur. Après une année, et par choix du Sénat ratifié par le peuple, le Sabin Numa Pompilius devient ensuite roi, non sans avoir auparavant consulté les dieux depuis le Capitole avec l'aide d'un augure.

Parce qu'il est avant tout caractérisé par

une piété exemplaire, Numa sera un roi pacifique autant que Romulus était belliqueux. Il régnera trente-neuf ans selon Cicéron (qui suit Polybe) et quarante-trois selon les autres sources. Un des points communs à toute la tradition est la réfutation, semble-t-il déjà bien antérieure aux textes que nous avons, d'une chronologie faisant du roi le contemporain, voire le disciple, du philosophe Pythagore (vi^e siècle av. J.-C.). Roi pieux, Numa est unanimement présenté comme le grand ordonnateur de la religion romaine : il établit, ou réforme profondément, le calendrier de la cité, fixant définitivement la répartition des cérémonies ; il crée des prêtrises comme celles des flamines,

chargés chacun du culte d'une des principales divinités, les vestales, les fétiaux, qui ont à veiller aux procédures de déclaration de guerre, les saliens, gardiens des boucliers sacrés dits anciles, et les pontifes, dont le chef, dit grand pontife, aura désormais autorité sur toute la vie religieuse de la cité. Il passe aussi pour l'instaurateur des cultes de *Fides*, la déesse de la Bonne Foi, de *Janus*, dont le temple est sur le Forum, et de Jupiter Élicien, sur l'Aventin. Inspiré par la nymphe Égérie, il montre, dans les entretiens qu'il a avec Jupiter, une grande habileté, permettant à la cité d'éviter le recours aux sacrifices humains. Les auteurs antiques, à l'exception de Tite-Live, lui attribuent

aussi une activité législative et un rôle social important : dans l'organisation du territoire de la cité, qu'il répartit en districts dits *pagi* ; dans le bornage des propriétés et du territoire de Rome, qu'il place sous la protection du dieu *Terminus* ; dans la promotion de l'agriculture et, ajoute Plutarque, dans la création de différents corps de métiers.

Les lieux de Rome qui sont mis en relation avec Numa sont : la *Regia*, ou palais royal qu'il aurait fait construire sur le Forum ; les temples des diverses divinités promues par lui ; le Quirinal, qu'il inclut, selon Denys, dans la cité. En conformité avec son image de roi pacifique, aucune conquête extérieure ne

lui est attribuée.

D'origine latine selon Denys, Tullus Hostilius, qui régnera trente-deux ans, sera de nouveau un roi guerrier : il aura successivement affaire à tous les voisins de Rome : Étrusques, Sabins et Latins. Son haut fait majeur est la conquête de la métropole de Rome, Albe La Longue : dans un premier temps, l'opposition entre les deux cités est résolue par un affrontement entre deux groupes de trois champions, qui sont, de chaque côté, des triplés : les Horaces représentant Rome, et les Curiaces, Albe, Tite-Live faisant état d'une tradition inverse. Au cours d'un combat mouvementé où il finit par rester seul face à deux adversaires, un

des Horaces réussit à les tuer après avoir d'abord, pour les séparer, feint de fuir, et il rentre en vainqueur à Rome : là, accueilli par les pleurs de sa sœur qui était fiancée à l'un des Curiaces, il la tue. Déféré devant le roi, il est finalement acquitté par le peuple, auquel son père a fait appel. Dès lors, Rome et Albe unissent leurs forces pour former une seule communauté, dirigée par Tullus et le chef des Albains, Mettius Fufetius. Mais celui-ci, à la faveur d'une bataille qui oppose ensuite Rome et Fidènes, essaie de trahir les Romains. Rivalisant de ruse avec lui, Tullus Hostilius réussit à rétablir la situation, puis il s'empare du traître et le condamne au supplice de l'écartèlement.

La ville d'Albe est détruite, à l'exception de ses sanctuaires, et ses habitants sont déplacés à Rome, sur la colline du Caelius où vient habiter le roi lui-même, tandis que les plus illustres familles albaines sont intégrées au Sénat romain. Une dernière guerre contre les Sabins permet un nouveau triomphe de Tullus Hostilius. La fin de son règne est marquée par des scrupules religieux qui tournent à la superstition : le roi meurt, foudroyé par Jupiter, selon les uns, victime, selon d'autres, de l'incendie de sa maison provoqué par un complot. Au total, c'est autour du conflit avec Albe que s'ordonnent les principaux éléments du récit concernant ce troisième roi de Rome, à travers la mention d'endroits de

la Ville comme la Curie qui porte son nom, et où se réunira le Sénat, ou comme la « Poutre de la Sœur » (*Tigillum Sororium*), sous laquelle on aurait obligé Horace à passer pour se purifier de l'assassinat de sa sœur, ou encore comme la « Colonne d'Horace » (*Pila Horatia*), située sur le Forum et où ce dernier aurait suspendu les armes des Curiaces tués. C'est aussi à l'occasion de la guerre albaine qu'auraient été fixés par les fétiaux les rites de la déclaration de guerre. Des institutions telles que le procès pour crime d'État (*perduellio*), et l'appel au peuple (*prouocatio ad populum*), des traditions religieuses comme le miracle d'une pluie de pierres sur le mont Albain se rattachent

également à cet ensemble.

Petit-fils de Numa par sa mère, Ancus Marcius arrive au pouvoir avec l'accord conjoint du peuple et du Sénat (la priorité est pour le peuple chez Tite-Live et pour le Sénat chez Denys), et la durée assignée à son règne est de vingt-quatre ans (vingt-trois chez Cicéron). Ancus sera un roi mi-pieux, mi-belligueux, porté à la paix, mais contraint à la guerre par l'agressivité des ennemis de Rome : Latins, Sabins, Étrusques de Véies, et même (chez Denys) Volsques. La prise de Politorium, Ficana, Tellenes, Medullia et, selon Denys, de Fidènes, conduit le roi à installer les habitants de la plupart

de ces cités à Rome, sur l'Aventin, qui est annexé à la Ville, et aussi, ajoute Cicéron, sur le Caelius. Mais la grande action du règne est la fondation d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, suivie par la création – dit Tite-Live –, la prise de contrôle – dit Denys – de marais salants situés à cet endroit et revendiqués par Véies. Rome même, où le roi habite sur la Voie Sacrée, est transformée par la construction d'un pont de bois, appelé *Sublicius*, et que les pontifes, comme l'indique leur nom, auront désormais la charge d'entretenir. La colline du Janicule ainsi que la ville sont pourvues d'un rempart, et la première prison est aménagée près du Forum. Sur le plan sacré, l'affichage des règles fixées par

Numa et surtout l'institution d'un rituel pour les déclarations de guerre dévolu aux prêtres Fétiaux témoignent des préoccupations religieuses du roi, auquel est attribuée par certaines sources érudites l'instauration de cultes de la Fortune et de Vénus.

Dès le règne d'Ancus, celui qui deviendra son successeur joue un rôle notoire : Tarquin, étranger arrivé à Rome en famille et avec toute une suite, accompagné par des présages favorables que détaille Tite-Live, se voit bientôt confier par le roi d'importantes responsabilités, notamment militaires. C'est pourquoi, à la mort d'Ancus, dont les deux fils sont très jeunes, il sollicite

les suffrages du peuple et obtient le pouvoir suprême.

La tradition attribue au cinquième roi de Rome, Tarquin dit l'Ancien, un règne de trente-sept ou trente-huit années. Elle insiste tout d'abord sur son origine étrangère : immigré, fils d'immigré, il est étrusque par sa mère et grec par son père, qui était membre d'une des familles dirigeantes de Corinthe. Ce dernier, nommé Démarate, riche commerçant, en affaires avec les Étrusques, s'était établi dans la cité de Tarquinia, une fois sa famille chassée de sa ville natale suite à une révolution (vers 657 av. J.-C.). Venu à Rome et parvenu au trône, son fils Tarquin, qui

change alors son prénom étrusque Lucumon en Lucius, se montrera un souverain ambitieux. Il mène une très active politique de conquêtes contre les voisins de Rome, Latins, Sabins et Étrusques. Aux premiers, il enlève les villes d'Apiolae, de Collatia, qu'il confie à son neveu Egerius, et aussi de Corniculum, Ficulea, Cameria, Crustumerium, Ameriola, Medullia et Nomentum. Aux Sabins qui, de même que les Étrusques, ont, selon Denys, fait alliance avec les Latins de la ligue du sanctuaire de Ferentina (ce que Tite-Live ne dit pas), le roi romain, usant parfois de la ruse, inflige également de cuisantes défaites, en particulier au cours d'une bataille où ses soldats

incendient un pont fortifié sur la rivière Anio. À l'issue de cette guerre et de la chute de la ville de Collatia, Tite-Live donne le texte de la formule rituelle par laquelle un peuple ennemi se rendait au peuple romain. Les Étrusques aussi, à en croire Denys, s'inclinent devant la supériorité de l'*Urbs* : alors que Tite-Live n'en dit mot, l'historien grec nous montre l'armée de Tarquin s'emparant de Fidènes et ravageant les territoires de Véies et de Caere.

La politique intérieure du roi n'est pas moins active et, à son règne, la tradition rattache le souvenir d'une très profonde transformation de Rome, même si, et c'est à noter, il ne s'agit plus d'agrandir

la superficie de la ville elle-même : le roi favorise l'urbanisation du Forum, il fait refaire en bel appareil les murailles de la cité, et tout un système de canaux d'écoulement des eaux usées est mis en place ; dans la vallée entre le Palatin et l'Aventin est installé un immense stade, appelé le Très Grand Cirque, pourvu de tribunes pour les spectateurs des nouveaux Grands Jeux, dits aussi Jeux romains, qui se célébreront en septembre. Enfin, en vue de préparer la construction d'un grand temple de Jupiter, le roi fait consolider et aménager la colline escarpée du Capitole, non sans l'avoir, dit Denys, préalablement libérée, selon les rites, des vieilles divinités qui l'occupaient :

deux d'entre elles – *Terminus* (La Limite) et *Iuventas* (La Jeunesse) – manifestent leur volonté de rester, signe de la prospérité future de Rome.

De ce point de vue religieux, le règne de Tarquin est marqué, plus que par l'augmentation du nombre des vestales, par le conflit du roi et de l'augure Attius Navius qui se pose en défenseur des antiques usages : le prêtre accomplit sur le Comitium, en plein Forum, un double miracle consistant d'abord à deviner ce que le roi estime impossible et ensuite à le réaliser : couper une pierre avec un rasoir. Tarquin renonce alors à la réforme qu'il projetait et qui aurait visé, semble-t-il, à donner à de nouveaux

contingents de cavalerie des noms autres que ceux des anciennes tribus de Rome. Les auteurs antiques relient à cet épisode la présence d'une statue du devin et d'un puits rituel situés de leur temps sur le Forum.

Outre cette augmentation de la cavalerie, les principales mesures attribuées à Tarquin par la tradition sont l'adoption, d'après Denys, des insignes étrusques du pouvoir, notamment les faisceaux, que d'autres sources rapportaient à Romulus, et, surtout, l'augmentation des effectifs du Sénat, grâce à la nomination de cent nouveaux représentants venus, selon Denys, de la plèbe et, selon Tite-Live, de familles dites de second rang

(*minores gentes*).

Un complot des fils d'Ancus met fin au règne, Tarquin étant assassiné par deux faux bergers introduits auprès de lui suite à une querelle simulée : pendant plusieurs jours, la reine Tanaquil dissimule sa mort, n'hésitant pas à s'adresser au peuple, de la fenêtre de son palais, de façon à permettre à Servius Tullius de prendre le pouvoir. Le nouveau roi de Rome, en effet, est déjà son gendre. Sa mère, nommée, selon Denys, Ocrezia, faite prisonnière lors de la prise de Corniculum, avait été emmenée comme captive pour servir la reine, ce qui expliquerait le prénom du nouveau roi (d'après *seruus* : « esclave

»). Signe de son destin royal, une auréole aurait un jour été vue autour de la tête de l'enfant ; une autre tradition, plus crue, est donnée par Denys, qui rapporte sa naissance à l'apparition d'un phallus surgi du foyer du palais et auquel se serait unie Ocresia : cette version se retrouve d'ailleurs à propos de Romulus dans le récit que Plutarque, dans la *Vie* qu'il consacre au roi fondateur, a transmis sous le nom de Promathion. Ce n'est qu'après être arrivé au pouvoir que Servius reçoit l'assentiment du peuple, sans obtenir, insiste Denys, celui du Sénat. La politique extérieure du sixième roi de Rome l'oppose aux Étrusques, notamment ceux de Véies et, ajoute

Denys, à ceux de Caere et de Tarquinia. Selon l'empereur Claude, Servius Tullius aurait été étrusque : il se serait appelé Mastarna et serait arrivé au pouvoir avec l'aide d'un compagnon nommé Caele Vibenna. Mais c'est surtout en politique intérieure qu'il se montre actif : Rome est agrandie par l'adjonction du Viminal et d'une autre colline qui est le Quirinal chez Tite-Live et, chez Denys, l'Esquilin, où le roi résidera. Un rempart doté d'un fossé est construit tout autour de la ville, dont le territoire est divisé en quatre tribus qui viennent remplacer les trois tribus de Romulus, et qui seront appelées *Suburana*, *Esquilina*, *Collina* et *Palatina*. L'appartenance des Romains

aux nouvelles tribus se fera désormais non plus selon la naissance, comme dans le système romuléen, mais selon le lieu de résidence. Selon Denys, d'autres tribus, dites rustiques, sont aussi prévues pour la population n'habitant pas la ville, mesure absente de Cicéron et de Tite-Live. En tout cas, l'organisation de la société romaine se trouve profondément modifiée par le roi, qui aurait même rédigé des *Commentaires* sur ses réformes : selon un système destiné à valoir aussi bien sur le plan civil et électoral que pour les besoins militaires, tous les Romains seront désormais divisés, d'après leur fortune, en cinq classes comprenant chacune un ensemble d'unités dites centuries, dont

le nombre de membres varie selon la classe d'appartenance. Les citoyens les plus riches, dont les biens valent 100 000 as ou plus, appartiennent à la première classe qui comprend 80 centuries, les moins peuplées ; la limite du patrimoine correspondant à la deuxième classe est de 75 000 as ; elle est de 50 000 as pour la troisième classe, de 25 000 pour la quatrième, de 11 000 (Tite-Live) ou 12 500 (Denys) pour la cinquième. Le nombre des centuries est de 20 de la deuxième à la quatrième classe, et de 30 pour la cinquième. S'ajoutent à la première classe dix-huit centuries pour la cavalerie, dont six, résultant, selon Tite-Live, du doublement des trois centuries

romuléennes – mesure que Denys attribuait plutôt à Tarquin l’Ancien –, ainsi que deux centuries (une seule selon Cicéron) pour ce qu’on appellerait aujourd’hui le génie (charpentiers et spécialistes du bronze), tandis que les instrumentistes sont regroupés dans deux centuries adjointes à la cinquième classe. Enfin, une classe qui se réduit à une centurie regroupe tous ceux qui n’ont que leurs enfants (*proles*) comme seuls biens, les *prolétaires*. Au total, les centuries sont donc au nombre de 193 ; or, durant les réunions, à vocation électorale, de toutes les centuries, qu’on appelle les comices centuriates, chaque centurie, quelle que soit sa composition, n’a qu’une seule voix : l’accord des

centuries de la première classe et de celles des cavaliers, c'est-à-dire, dans les deux cas, des citoyens les plus riches, suffit donc à leur permettre d'obtenir la majorité. Les textes insistent cependant sur l'attention portée par le roi aux revendications du peuple, notamment en ce qui concerne la distribution des terres conquises. Une telle organisation sociale est rendue possible par une évaluation exacte et régulière des fortunes, qui fait de cette monarchie serviennne un régime censitaire, la tradition attribuant en outre au roi la création de la première monnaie. Un recensement des citoyens, qui se fait au Champ de Mars et se clôture par un sacrifice purificateur,

permet au roi de connaître exactement la population de Rome : 80 000 hommes mobilisables selon Tite-Live suivant Fabius Pictor, 84 700 citoyens, dont les esclaves affranchis auxquels le roi porte une attention particulière, selon Denys.

Cette importante politique de réformes se reflète dans les initiatives religieuses du roi ; des cultes viennent marquer la nouvelle division de l'espace : cérémonies dites *Compitalia* aux carrefours et *Paganalia* dans les *pagi* qui sont des districts territoriaux. Les limites de Rome sont marquées par les nouveaux remparts, mais aussi par le *pomerium*, créé par Romulus et que Servius agrandit aux nouvelles

dimensions de la Ville. Deux temples dont l'un à la déesse Fortuna, près du Forum Boarium, soulignent la piété de l'esclave devenu roi, tandis qu'un grand sanctuaire, sur l'Aventin, associe dans le culte de Diane Romains et Latins, dont les rapports sont fixés par un traité gravé sur une stèle, qui sera encore vue par Denys d'Halicarnasse.

Ce règne, qui aura duré quarante-quatre ans, se termine mal : le roi a marié ses deux filles à deux descendants de Tarquin l'Ancien, qui sont, dit Denys d'après l'annaliste Pison, plutôt ses petits-fils que ses fils ; sa fille la plus ambitieuse, Tullia, persuade son beau-frère de tuer sa femme et, remariée avec

lui, elle le pousse à prendre le pouvoir : ce qu'il fera, en agressant Servius en plein Sénat et, finalement, en le faisant tuer. Tullia, revenant du Forum où elle est allée saluer son mari du nom de roi, n'hésite pas, dans une rue qui sera ensuite appelée la rue du Crime, à faire passer son char sur le corps de son père, mort au moment où, disent les textes, il songeait à établir la démocratie...

Un Tarquin, à nouveau, monte donc sur le trône : il y restera vingt-cinq ans, et il sera le dernier roi de Rome. Si l'échec final de son règne est préfiguré par le crime qui lui a permis d'arriver au pouvoir, son action est énergique et rencontre longtemps le succès. À

l'extérieur, il impose la domination de Rome aux Latins, revendiquant l'héritage d'Albe : il prend le contrôle de la ligue du sanctuaire de Ferentina, après avoir réduit par la ruse l'opposition de Turnus Herdonius, originaire d'Aricie (selon Tite-Live) ou de Corilla (selon Denys), et le chef latin est noyé dans la source sacrée. Le traité entre Rome et les Latins est alors renouvelé et, dit Denys, à nouveau gravé sur une stèle, tandis que l'armée est réorganisée sur le principe de l'amalgame entre éléments latins et romains. Le roi de Rome installe ses proches à la tête de plusieurs cités latines : Lucius Tarquin à Collatia ; sa fille, qu'il marie à Octavius Mamilius,

chef de Tusculum ; après avoir assiégé en vain la ville de Gabies, il y envoie son fils Sextus gagner par ruse la confiance des habitants, puis celui-ci, comprenant le sens de la conduite énigmatique de son père devant un messager, s'empare du pouvoir par la force et ouvre la cité aux Romains : ces derniers concluent avec Gabies un traité non mentionné par Tite-Live mais dont le texte aurait été, d'après Denys, inscrit sur un bouclier conservé dans un temple, dont parle aussi Cicéron. Rome consolide sa position face aux autres peuples : selon Tite-Live, la paix est signée avec les Èques et les Étrusques, et avec les Herniques selon Denys, qui montre aussi le roi l'emportant sur les

Sabins à Éretum et à Fidènes ; la prise de la ville de Suessa Pometia aux Volsques assure à Rome un énorme butin de quarante talents, chiffre que donnait déjà Fabius Pictor. La fondation des colonies de Signia et de Circei consacre l'extension de la puissance romaine.

Sur le plan intérieur, le roi revient sur les mesures de son prédécesseur, abolissant ses lois et le système centuriate. Il méritera son surnom de *Superbus* – « l'orgueilleux » – en traitant durement le Sénat, et en mettant la plèbe au travail, par une politique de grands travaux qui continuent l'œuvre du premier Tarquin : le Grand Cirque est pourvu de gradins, de multiples égouts

sont creusés, la construction du temple de Jupiter sur le Capitole est menée à bien avec le butin de Suessa Pometia et avec l'aide d'artisans venus d'Étrurie, dont l'un, nommé Vulca, décore le fronton d'un quadriges de terre cuite.

Tite-Live rapporte à cette occasion le miracle du dieu Terminus refusant de quitter la colline, que Denys avait relaté à propos du règne de Tarquin l'Ancien. Dans les fondations du nouveau sanctuaire est trouvée une tête d'homme, signifiant que le *Capitole* sera la tête (*caput*) du monde (dit Tite-Live), de l'Italie (dit Denys) ; selon Fabius Pictor, cette tête aurait été celle d'un certain Aulus Vulcentanus, enterré là. Les autres

grandes mesures religieuses du roi, non mentionnées par Tite-Live, sont la fondation des fêtes latines sur le mont Albain et l'achat des livres sibyllins par le roi à une vieille femme de passage ; en revanche, Denys ne dit rien d'un prodige (un serpent sortant d'une colonne) qui aurait conduit Tarquin à envoyer à Delphes ses deux fils, escortés de leur cousin Iunius Brutus, qui, en tant que fils d'un homme mis à mort par le roi, feignait, par prudence, d'être simple d'esprit.

Avec ce personnage s'annonce la fin de la monarchie : le roi est devenu un tyran, et le viol puis le suicide de la femme de Tarquin Collatin, Lucrece, dont le fils du

roi, Sextus, est responsable, vont provoquer la révolution. Alors occupé à faire le siège d'Ardée, le roi voit Rome lui fermer ses portes, et Brutus, cessant de simuler, met en place un nouveau régime : deux magistrats élus pour un an – les deux premiers étant lui-même et Collatin – dirigeront les Romains, qui font serment de ne plus jamais avoir de roi. Tarquin fait réclamer ses biens, qui vont lui être restitués, quand un complot royaliste est découvert. Les fils de Brutus sont parmi les conjurés, qui sont tous exécutés sur ordre du consul et père. En raison de sa parenté avec Tarquin, Collatin est invité par Brutus à s'exiler, et il se retire à Lavinium. Le Sénat s'agrandit à 300 membres par

l'adjonction de nouvelles recrues – que Denys décrit comme des plébéiens et Tite-Live comme des chevaliers d'élite, désignés sous le terme de « Conscrits ». On distribue les biens royaux au peuple : jeté dans le Tibre, le blé récolté dans l'ancien domaine royal qu'est le Champ de Mars donne naissance à l'île Tibérine. Véies et Tarquinies accordent à leur compatriote Tarquin leur soutien et, dans une bataille qui les oppose aux Romains, un fils du roi et Brutus se tuent en duel, tandis qu'une voix divine proclame que la victoire reste aux Romains. À Rome, le consul Valerius devient l'homme fort du nouveau régime ; par un souci de plaire au peuple qui lui vaudra le surnom de Publicola, il

déménage sa demeure du haut au bas de la Velia. Le temple de Jupiter sur le Capitole, enfin achevé, est inauguré.

L'Étrusque Porsenna, roi de Clusium et allié de Tarquin, met le siège devant Rome : mais la ville, ravitaillée avec du blé acheté aux Volsques et à Cumes, comme l'indique Denys, tient bon. Horatius Coclès réussit à empêcher les Étrusques de franchir le pont Sublicius ; le jeune Mucius, venu au camp étrusque pour tuer Porsenna, se trompe et poignarde son secrétaire : il laisse brûler sa main droite sur un réchaud devant le roi – devenant ainsi Scaevola, le Gaucher ; la Romaine Clelia, jeune fille otage chez les Étrusques, se sauve

en franchissant avec ses compagnes le Tibre. Ces actes d'héroïsme – récompensés par le don d'une terre à Gaius Mucius et la dédicace d'une statue équestre de Clelia sur la Voie Sacrée – décident le roi étrusque à offrir la paix à Rome.

Il envoie alors son fils attaquer Aricie, mais l'armée étrusque est battue par les Latins aidés par Cumès. Porsenna renonce solennellement à restaurer les Tarquins à Rome, qui, jamais plus, ne sera gouvernée par des rois.

Chapitre II

La tradition littéraire : formation et interprétations

Les grandes œuvres littéraires que nous venons de résumer furent écrites plusieurs siècles après l'époque qu'elles entendaient décrire. Pour savoir

si ce qui y est raconté peut ou non correspondre à une réalité historique, il est donc de première importance de s'interroger sur la formation de la tradition dont ces œuvres sont l'aboutissement : quelles étaient leurs sources et jusqu'où peut-on ainsi remonter dans le temps ? On arrive alors à des premières conclusions qui valent comme autant de questions pour le débat actuel sur les origines de Rome ; retracer la naissance, puis les développements de ce débat à l'époque moderne nous permettra de mieux saisir les enjeux des recherches en cours.

La légende des origines de Rome fait son apparition littéraire, dans le monde

grec au v^e siècle av. J.-C., puis à Rome à la fin du iii^e siècle av. J.-C., avant de fournir le sujet des œuvres résumées précédemment et qui assureront sa présence dans la culture occidentale. À vrai dire, avant même le v^e siècle av. J.-C., on trouve chez Hésiode, qui vécut au viii^e siècle av. J.-C., dans un passage peut-être apocryphe mais ancien (vii^e siècle environ) de son poème, *La Théogonie*, une allusion (vers 1011 à 1016) à deux rois, Agrios et Latinos, présentés comme fils d'Ulysse, qui auraient régné sur « tout le pays des illustres Tyrrhéniens », ce qui semble indiquer que les Grecs étaient déjà en relation avec les peuples de la plaine tibérine, sans toutefois bien distinguer

encore les Latins des Tyrrhéniens, c'est-à-dire des Étrusques.

Aux v^e et iv^e siècles av. J.-C., les Grecs commencent à s'intéresser de plus près au passé le plus ancien de Rome, signe que la cité occupe désormais une place importante dans les régions de la Méditerranée occidentale. Divers auteurs, dont il ne reste plus que de rares fragments, sous la forme de citations ou de mentions que l'on trouve en particulier chez Denys d'Halicarnasse et Plutarque, attribuent plus ou moins à Rome une origine troyenne, que la Ville ait été fondée par Énée (selon une version dont on trouvera l'écho chez Salluste, *Catilina*, 6), par ses

compagnons ou par sa descendance directe. Au v^e siècle, un certain Hellanicos faisait ainsi d'Énée, et peut-être aussi d'Ulysse, le fondateur de Rome, tandis qu'au siècle suivant, un Grec de Sicile, nommé Alcimos, confiait ce rôle à Romos, fils de Romolos et petit-fils d'Énée. Écrite peut-être vers la même époque, « La Chronique de Cumès », texte grec anonyme dont Denys d'Halicarnasse a conservé la substance (*Antiquités r.*, VII, 3-11), donne de la fin de la royauté à Rome une version qui corrobore celle des historiens romains postérieurs.

Vers le début du iii^e siècle av. J.-C., Rome est également présente dans un

ouvrage qu'un autre historien grec de Sicile, Timée, consacrait aux cités d'Occident : sur la base d'informations dont il souligne l'origine locale, il faisait d'Énée le fondateur de Lavinium, tradition qu'on retrouve peu après dans le poème-énigme composé par le Grec Lycophron, installé à Alexandrie. Il est visible que Rome, victorieuse (en 275 av. J.-C.) du roi Pyrrhus, qui s'était voulu un nouvel Achille, retient désormais l'attention du monde grec.

Mais le premier auteur dont on est sûr qu'il consacrait aux origines de Rome un récit détaillé est l'aristocrate romain Quintus Fabius Pictor. Au moment où Rome rassemble ses forces contre

Hannibal, il publie, sans doute à une date qu'on peut placer entre 216 et 209 av. J.-C., des *Annales*, qui marquent la naissance du genre historique à Rome. Le titre révèle le rythme chronologique adopté en principe par le récit et, suivant l'usage romain, il indique que la période racontée se situe dans un passé éloigné. L'œuvre va fixer ce que l'on peut appeler la vulgate des origines de Rome, c'est-à-dire la version qu'on retrouvera ensuite, même si c'est avec des variantes, dans tout récit relatant la naissance et les commencements de la cité des bords du Tibre : à partir de Fabius Pictor, le fondateur de Rome est et restera Romulus.

Le genre littéraire ainsi créé aura une grande postérité, et nombreuses seront ensuite les œuvres publiées à Rome de même titre et de même sujet, si bien que les Modernes, pour évoquer cette littérature et ses auteurs, parlent d'« annalistique » et d'« annalistes ». La poésie n'est pas en reste : dans ces mêmes années 200 av. J.-C., le poète Ennius publie en latin une épopée intitulée *Annales* et qui commence par le récit de la fondation de Rome. Les historiens romains, quant à eux, écriront en grec jusqu'au milieu du ii^e siècle av. J.-C., puis ils passeront au latin. On trouvera donc mention de la légende des origines de Rome dans ce qui nous reste d'annalistes comme : Cincius Alimentus,

Acilius, Cassius Hémina, Calpurnius Piso, Coelius Antipater, Valerius Antias, et tant d'autres encore. Pour ce qui est de leur inspirateur, Fabius Pictor, son œuvre répond aux sollicitations de l'historiographie grecque antérieure, mais aussi aux circonstances où elle voit le jour. Il n'est pas sans signification, en effet, que l'histoire, en tant que genre littéraire, soit ainsi née à Rome, à la toute fin du iii^e siècle av. J.-C., au moment d'une « grande guerre » contre un adversaire honni – Carthage –, et qu'elle ait commencé par se tourner vers le passé le plus lointain : comme cela s'est souvent produit dans bien d'autres contextes, l'affirmation d'un sentiment d'identité prenait la forme d'une quête

de l'origine. Remontant jusqu'aux temps du mythe et s'attardant longuement sur les débuts de Rome, les annalistes allaient jusqu'à l'époque qui leur était contemporaine, soit la seconde guerre punique et ses lendemains : ainsi adoptaient-ils un découpage chronologique resté celui de tant de modernes histoires romaines, qui vont des origines de la cité jusqu'à la défaite d'Hannibal...

Un peu plus tard, la conquête définitive par Rome du monde grec allait provoquer le même réflexe identitaire, et c'est ainsi que Caton l'Ancien – le célèbre instigateur de la destruction de Carthage – fit paraître, cette fois-ci en

latin, dans la première moitié du ii^e siècle av. J.-C., un ouvrage en sept livres, significativement intitulé *Origines*, dont le premier traitait du passé mythique et royal de Rome, auquel il associait dans les livres suivants celui d'autres cités de l'Italie : l'exaltation des vertus ancestrales allait désormais de pair avec une conscience italique affirmée face à l'étranger hellène.

Le début de l'Empire est l'autre grand moment d'épanouissement de la légende des origines de Rome. Rien d'étonnant à cela, puisque le régime qu'on appelle le Principat est une monarchie qui ne dit pas son nom : Auguste, qui avait songé à reprendre pour lui le nom de Romulus,

prétend être un nouveau fondateur de Rome, et le passé royal de la Ville devient comme la préfiguration et la justification implicite du nouvel ordre des choses.

Se voulant, comme son prédécesseur Ennius dont il reprend l'héritage, l'Homère latin, le poète Virgile écrit alors une épopée centrée sur le personnage d'Énée, qui est à la fois une nouvelle *Odyssée* et, dans sa seconde partie, une nouvelle *Iliade* : l'action se passe dans l'ancien Latium, bien avant l'apparition de Rome, que tout, pourtant, annonce et qui n'en est que plus présente.

Au même moment, deux historiens

entreprennent de raconter, l'un en latin, l'autre en grec, les commencements de la cité romaine. Le Padouan Tite-Live ne consacre à ses origines et à l'époque royale qu'un seul des 142 livres de sa gigantesque *Histoire de la Ville depuis sa fondation*, ce qui traduit sans doute un certain scepticisme de sa part devant les trop nombreuses fables dont s'orne la tradition sur les débuts de Rome ; mais ce livre est le premier, et sert de porche à tout le monument. Denys d'Halicarnasse est beaucoup moins concis, puisque, pour traiter la même période, il ne lui faudra pas moins de quatre livres de son *Archéologie romaine*, qu'on désigne couramment sous le titre d'*Antiquités romaines* :

appréciée par les humanistes, puis dépréciée par les savants du XIX^e siècle qui la jugeront peu scientifique, cette prolixité, due à son souci d'une bonne documentation, fait aujourd'hui de Denys un auteur majeur pour l'étude des origines de Rome. Un projet d'ensemble l'inspire : intellectuel grec ayant choisi de vivre dans cette Rome qui est alors la capitale d'un empire mondial, il entend démontrer, plus d'ailleurs à destination de ses compatriotes qu'à celle de ses hôtes, que les Romains, par Énée, sont des Grecs ; ce parti pris l'amènera, comme l'a souligné D. Musti, à minorer nettement l'apport étrusque à la Rome archaïque.

Avec ces trois grandes œuvres se trouve fixée la version qu'on peut désormais dire canonique de la légende des origines de Rome. Au début du second siècle de notre ère, Plutarque, notable grec attaché à l'unité de la civilisation gréco-romaine qui est celle de l'Empire, écrit la vie de Numa, qu'il compare avec celle de Lycurgue, l'auteur de la constitution spartiate, puis celle de Romulus, mis en parallèle avec Thésée, mythique fondateur d'Athènes. Tite-Live et Denys d'Halicarnasse lui servent de sources, mais aussi des auteurs plus anciens et beaucoup plus rares, que nous ne connaissons que par lui : ainsi, Dioclès de Peparéthos, dont il fait l'inspirateur de Fabius Pictor, ou

Promathion, dont les datations par la critique moderne oscillent du v^e au i^{er} siècle av. J.-C.

La dernière floraison de la tradition littéraire sur les origines de Rome se produira quelques siècles plus tard, et hors de Rome. À Constantinople, dans un empire réduit mais qui se veut encore romain, des compilateurs hâtifs, travaillant souvent sur l'ordre des empereurs, racontent, une dernière fois, la naissance d'une ville maintenant moribonde, mais dont la nouvelle Rome des bords du Bosphore se veut l'héritière : c'est ainsi que le récit des origines romaines se trouve développé par des auteurs de chroniques à visée

universaliste comme Malalas (v^e siècle apr. J.-C.) et Zonaras (xi^e siècle), tandis que des érudits comme Étienne de Byzance et Jean le Lydien (vi^e siècle), Photius (ix^e siècle) ou Tzetzés (xii^e siècle) recueillent des informations prises dans des textes antérieurs, aujourd'hui perdus.

Ainsi élaborée tout au long de plusieurs siècles et dans des milieux très divers, la tradition littéraire sur les origines de Rome se caractérise donc par une très grande richesse. Au-delà de la variété des textes, on distinguera entre ce qui relève du récit historique (ou présenté comme tel), genre essentiellement littéraire selon les Anciens, et ce qui

appartient à l'érudition qui, selon leurs conceptions, n'avait pas sa place dans l'écriture de l'histoire. On donne aujourd'hui le nom d'antiquaires à des savants, dont le meilleur représentant, et le plus productif, fut sans conteste Varron : auteur de près de 74 ouvrages – tous perdus, sauf deux ! –, il marque l'apogée d'un grand mouvement de recherche et de collecte de données anciennes dans tous les domaines du droit, de la religion, de la langue et des coutumes, par lequel les hommes de culture, assistant à Rome aux guerres civiles et à la fin de la République, avaient cherché à répondre aux incertitudes et aux confusions de leur temps, en s'intéressant en priorité à la

Rome des origines. L'œuvre gigantesque de Varron sera à la base de la politique religieuse d'orientation archaïsante mise en œuvre par Auguste, et c'est d'elle que les érudits des époques tardives – d'Aulu-Gelle à Macrobe en passant par Solin et Servius – tireront les matériaux de leurs écrits ; on en trouve aussi des traces chez l'encyclopédiste Pline l'Ancien. Parmi les successeurs immédiats de Varron, mentionnons Verrius Flaccus, plus rival à vrai dire qu'imitateur, auteur d'une espèce de dictionnaire (intitulé *De la signification des mots*) très utile pour la connaissance de la plus ancienne Rome, mais qui ne nous est connu que par un résumé, fait par un certain Festus (sans doute ii^e

siècle apr. J.-C.) – résumé lui-même en partie perdu et qui sera abrégé au viii^e siècle (par Paul Diacre).

Cette érudition antique, dont l'instrument favori est l'étymologie, a conservé des données précieuses que l'on ne trouve pas toujours dans le reste de la tradition : noms propres de lieux, de dieux, de peuples ou de cités, parfois même agencés en listes, anciennes formules rituelles ou juridiques, vieux mots oubliés. Trois listes, en particulier, conservées par ce courant antiquaire, apportent à la recherche sur les origines de Rome un éclairage fondamental : décrivant le Latium, Pline l'Ancien est amené (*Histoire naturelle*, III, 69) à

citer les noms d'une vingtaine de cités et d'une trentaine de peuples, qui, dit-il, « ont disparu sans laisser de traces » ; les peuples sont ceux qui sacrifiaient chaque année à Jupiter Latial sur le mont Albain.

Dans son traité sur *La langue latine*, Varron mentionne (en V, 41 et VI, 24) la fête du *Septimontium*, qui réunissait les habitants des hauteurs (*montes*) du site de Rome ; on trouve ailleurs (chez Festus, 474 Lindsay) une liste de huit, et non pas sept, noms de collines, ce qui fait difficulté par rapport à l'étymologie proposée par Varron (*septem montes*) ; quoi qu'il en soit, il est certain que cette liste renvoie à une phase très ancienne

de l'histoire du site romain. La même conclusion vaut d'ailleurs pour les chapelles des Argées, dont Varron (*o.c.*, V, 45) donne une liste partielle et qui étaient au nombre de 27. Les poètes et les historiens n'ignoraient sans doute pas ces documents – les Argées sont chez Tite-Live une création de Numa –, mais, estimant qu'ils n'avaient pas leur place dans une œuvre littéraire, ils se contentent d'y faire allusion.

Comment devons-nous juger aujourd'hui l'ensemble de cette tradition littéraire ? Si divers qu'ils soient, les textes antiques sur les origines de Rome ont en commun d'avoir été presque tous rédigés bien après les périodes qu'ils

sont censés décrire. Ce décalage, dû à l'absence de sources écrites contemporaines des premiers temps de l'*Urbs*, constitue l'obstacle épistémologique majeur pour toute recherche sur la première Rome. À l'époque moderne, depuis le xviii^e siècle, les spécialistes ont eu deux attitudes par rapport à cet obstacle : pour les uns, la tradition littéraire antique ne peut être qu'erronée, voire mensongère ; pour les autres, au-delà des déformations, volontaires et involontaires, qu'elle véhicule, cette tradition transmet cependant des données authentiques et anciennes, qui permettent de reconstituer, au moins dans ses grandes lignes, les commencements de

Rome. Les « hypercritiques » s'opposent ainsi aux « fidéistes » ou, si l'on préfère des appellations plus neutres – car chacun de ces deux mots a une légère coloration négative ! –, les sceptiques aux traditionalistes. On peut lire selon cette opposition toute l'histoire de la recherche moderne sur les *primordia Romana* : de la Renaissance à l'âge classique, la mise en cause de l'historicité des textes antiques sur les origines de Rome est souvent une manière de contester implicitement la véracité de la Bible. Au xvii^e siècle, le débat prend une particulière intensité dans le cadre du courant d'idées qu'on appelle le pyrrhonisme et qui se caractérise, dans tous les domaines, par

une position de doute radical et systématique. Mais c'est avec la *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*, publiée en 1738 par Louis de Beaufort, que l'on fait en général commencer la véritable recherche sur les origines de Rome : en fait, Louis de Beaufort entend montrer que la conduite d'une enquête historique digne de ce nom est impossible pour la première Rome, faute de documents contemporains. Au début du siècle suivant, l'historien Barthold Georg Niebuhr tente, dans son *Histoire romaine* (1812), une reconstitution inspirée, où les problèmes agraires tiennent une grande place et où l'hypothèse d'une transmission de

l'information par le biais de chants de banquets permet de pallier l'absence de sources écrites. On sera de plus en plus sensible après lui au caractère tardif des sources littéraires, étudiées avec une exceptionnelle précision par l'Allemand Albert Schweigler ; l'Italien Ettore Pais ira jusqu'à mettre en doute l'existence même d'une monarchie dans la Rome archaïque ! L'année où paraît sa *Storia di Roma* (1899), est découverte sur le Forum une stèle inscrite du vi^e siècle av. J.-C., où se lit sans doute le mot *rex*... Dès lors, l'archéologie va jouer un rôle de plus en plus grand dans la recherche, ce qu'illustre, dès 1906, l'œuvre de Gaetano De Sanctis. Nous verrons dans les chapitres suivants

comment les découvertes faites dans le sol romain ont profondément renouvelé l'étude des commencements de Rome.

Auparavant, nous voudrions évoquer brièvement la théorie de Georges Dumézil qui suscita, en son temps, des débats passionnés. Pendant presque cinquante ans, les origines de Rome furent l'un des centres d'intérêt majeurs de G. Dumézil, par ailleurs éminent linguiste aux compétences très étendues, spécialiste de l'indo-européen. Une des plus grandes découvertes du xix^e siècle avait été en effet celle de l'origine commune d'un grand nombre de langues, dont le grec et le latin : G. Dumézil étend la recherche de la comparaison au

domaine du mythe. Selon lui, la légende des origines de Rome illustre une conception du monde ordonnée autour de trois « fonctions », représentant respectivement les valeurs de souveraineté, de force et de prospérité. C'est la théorie dite de la tripartition fonctionnelle, dont l'instrument d'analyse est la mythologie comparée. Ainsi Romulus et Numa illustreraient-ils complémentirement le double aspect, guerrier et normatif, de la souveraineté, tandis que Tullus Hostilius représenterait la force, et Ancus Marcius la troisième fonction, orientée du côté de la fécondité et de la prospérité. Parallèlement, le savant français rapprocha certains épisodes de la

légende romaine de mythes connus dans d'autres contextes indo-européens : scandinaves pour l'enlèvement des Sabines ou pour les exploits d'Horatius Coclès et de Mucius Scaevola ; irlandais pour le combat des Horaces et des Curiaces.

Les savants des xviii^e et xix^e siècles avaient considéré que la présence de nombreux mythes dans la tradition des origines romaines était la meilleure preuve de son caractère tardif et factice ; G. Dumézil est assurément l'un de ceux qui ont le plus fait pour montrer que, tout au contraire, cette particularité est l'un des indices les plus sûrs de son ancienneté et de son authenticité. Mais,

accordant tout au mythe, G. Dumézil ne laissait rien, ou presque rien, à l'histoire qui, pour lui, n'est, dans le récit des origines romaines, que du mythe déguisé : il était donc inévitable que, dans la mesure même où tout le mouvement des recherches récentes aboutit à historiciser, au moins partiellement, ce qui était placé auparavant du côté de la légende, la théorie des trois fonctions soit de plus en plus remise en cause. Il reste que cette approche et toutes celles qui l'ont précédée – y compris ce que l'on désigne d'ordinaire par le terme « hypercritique » – ont permis d'analyser en profondeur les caractéristiques formelles de la tradition littéraire antique. Résumons les principales, sans

pouvoir ici entrer dans le détail des démonstrations.

On considère aujourd'hui que les traditions centrées sur Énée et sur Romulus représentent deux courants légendaires d'abord distincts, qui auraient été fusionnés à une époque que l'on fixe au iv^e siècle av. J.-C. au plus tard. On souligne également la présence de plusieurs parallèles possibles avec des traditions grecques : les Anciens eux-mêmes avaient, à propos de Tarpéia, de Numa et de Tarquin le Superbe, suggéré des rapprochements de ce type, et les Modernes ont, par exemple, évoqué, à propos de la louve nourrissant les jumeaux, la biche qui

aurait sauvé Télèphe, le fondateur légendaire de Thèbes.

Observons aussi que le récit antique est fondé sur l'étiologie, c'est-à-dire l'attribution à un personnage, en l'occurrence chacun des rois de Rome, de la création d'institutions ou de faits sociaux.

Une autre tendance a été mise en lumière : la présence de variantes assez nombreuses. Elles peuvent concerner l'attribution d'une institution ou d'une mesure à tel ou tel roi, qu'il s'agisse des prêtres Fétiaux, du peuplement de la colline du Caelius ou de la construction d'un mur autour de Rome. On en trouve aussi à propos de l'identification de

personnages (Acca Larentia, la nourrice des jumeaux, est, dans la tradition érudite, une courtisane rencontrée par Hercule) ou de monuments comme le *Lapis Niger*, ou encore à propos d'épisodes comme la mort de Remus, dont certains auteurs exonéraient Romulus. On connaît la variante selon laquelle la louve du Palatin n'aurait été qu'une prostituée, sens qu'avait aussi en latin le mot *lupa* !

Autre caractéristique de cette tradition littéraire : les anachronismes ; ceux qui consistent à attribuer à Romulus une constitution en bonne et due forme (chez Denys), et à Servius Tullius une réforme fondée sur une unité monétaire créée

bien après lui, ont été bien mis en évidence par la critique. Le règne de Romulus exerce d'ailleurs une attraction forte sur la tradition qui, avec le temps, lui rapportera de plus en plus de faits et d'institutions. D'autre part, le récit des différents règnes laisse voir souvent une architecture élaborée, telle ces rythmes ternaires mis en lumière par D. Briquel pour les victoires et les triomphes royaux, et que ce savant explique par le système dumézilien.

Les Anciens eux-mêmes, il faut le noter, avaient commencé à relever beaucoup de ces particularités, qui témoignent de la durée d'élaboration de la légende. Aujourd'hui, les discussions entre les

spécialistes procèdent du jugement global qu'ils portent sur la tradition : ceux qui ne croient pas qu'elle puisse correspondre à une vérité historique auront tendance à souligner le nombre et l'importance des variantes, dont les partisans d'une historicisation au moins partielle seront portés à réduire le poids.

Dans ces conditions, il est d'autant plus frappant de constater que, telle qu'elle se présente dans sa version canonique, la tradition antique s'ordonne autour d'une thématique qui, quels que soient les textes et les auteurs, ne change pas : Romulus y est toujours le fondateur de Rome sur le Palatin, Numa l'ordonnateur

de la religion, Tullus Hostilius le destructeur d'Albe La Longue, Ancus Marcius le créateur d'Ostie, Tarquin l'Ancien le bâtisseur du Capitole, Servius Tullius le réorganisateur de la société romaine, Tarquin le Superbe le maître des Latins. Quelle peut être la valeur historique de cette tradition ? Pour en juger, l'analyse formelle ne suffit plus ; il faut faire appel à la discipline qui a véritablement révolutionné nos connaissances durant ces dernières décennies : l'archéologie.

Chapitre III Le cadre naturel

On pourrait définir l'archéologie comme la science de l'espace et du temps, de l'espace dans le temps et du temps dans l'espace. C'est dire qu'avant d'exposer les résultats du grand mouvement de fouilles qui a multiplié, depuis plus d'un siècle, découvertes et théories, il convient d'abord de prendre la mesure de l'espace dans lequel *ont eu lieu* les commencements de Rome. Bien entendu, il ne s'agira pas de faire de la géographie la cause de l'histoire, et on veillera à éviter le déterminisme facile

qui a si souvent marqué les considérations sur ce sujet. La géographie permet l'histoire, elle ne la crée pas.

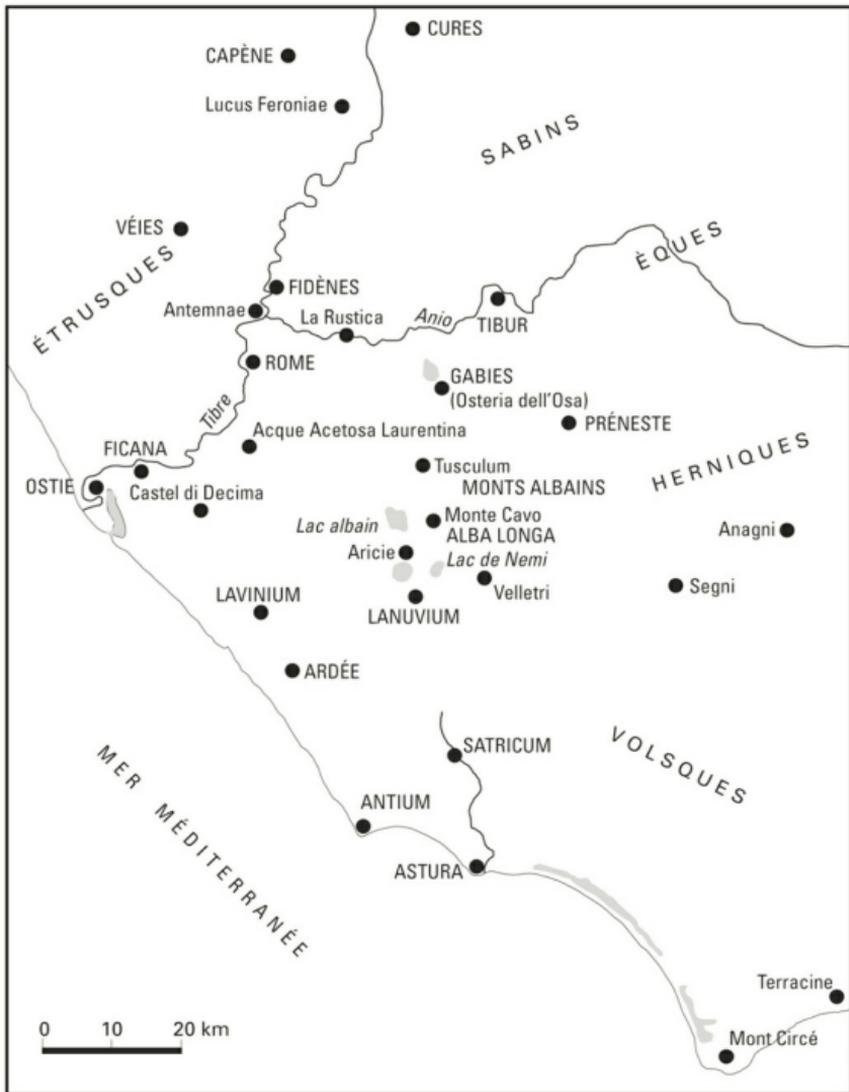
Évoquons d'abord la région à laquelle appartient le site romain : le Latium. Située sur la côte occidentale de la péninsule, la plus accueillante, elle se trouve entre l'Étrurie et la Campanie. Ses larges (*latus* en latin) plaines, dont elle ne tire pas son nom (la première syllabe n'a pas la même quantité dans le toponyme que dans l'adjectif), voisinent avec de forts reliefs, dans sa partie orientale, au sud ainsi qu'au centre avec le massif Albain. La région, avant les conquêtes qui suivront, présente, aux

temps des origines de Rome, la forme d'un quadrilatère borné par le Tibre, la montagne (à l'est et au sud) et la mer. Ce Latium ancien (*uetus*) se caractérise par une grande diversité. Les montagnes calcaires qui prolongent l'Apennin, de Tivoli à Anxur, offrent des sols plus arides que celles des Castelli Romani, massif d'origine volcanique et récente du point de vue géologique, puisque formé de – 608 000 à – 26 000 ans. Le centre de ce système albain est constitué par les monts Faete (956 m) et Cavo (949 m), ce dernier étant souvent considéré à tort comme le plus élevé. Des analyses ont permis il y a peu d'identifier, sous ce massif, la présence d'une chambre magmatique encore

active, si bien qu'on doit parler d'un volcan dormant plutôt qu'éteint. La célèbre tradition du débordement du lac Albain lors du siège de Véies en 398 av. J.-C. est désormais considérée par les spécialistes des sciences de la terre comme correspondant au souvenir d'un événement géologique réel : les vestiges d'une coulée de boue torrentielle émanée du lac Albain et datable de cette époque viennent d'être identifiés dans la vallée voisine de Torre Spaccata, façonnée par ce type de phénomène, dit lahar, depuis environ 3800 av. J.-C. ; en 398 s'est peut-être déclenchée aussi une explosion gazeuse, suite à une accumulation de dioxyde de carbone dans les eaux du lac, comparable aux

catastrophes qui se sont produites en 1984 et 1989 dans les lacs camerounais de Monun et de Nyos. Cependant, il serait erroné de dire, comme on le fait encore parfois, que des éruptions volcaniques aient pu avoir lieu sur le Monte Cavo à l'époque historique ou même protohistorique. Au total, le site romain et ses alentours résultent d'un très riche passé géologique qui, le moment venu, fournira en abondance aux constructeurs de l'*Urbs* les matériaux dont ils auront besoin : tuf, travertin, basalte, mais aussi sable et argile.

Le Latium



CAPÈNE ●
 Lucus Feroniae ●

● CURES

SABINS

ÉTRUSQUES

● VÉIES

ÉQUES

● FIDÈNES

Antemnae ●

La Rustica ●

Anio

● TIBUR

● ROME

● GABIES
 (Osteria dell'Osa)

● PRÈNESTE

Acque Acetosa Laurentina

● Tusculum

MONTS ALBAINS

HERNIQUES

● OSTIE

FICANA ●

Tibre

Castel di Decima ●

Lac albain

● Aricie

● Monte Cavo

ALBA LONGA

Lac de Nemi

● Velletri

● Anagni

● LAVINIUM

● LANUVIUM

● Segni

● ARDÉE

● SATRICUM

VOLSQUES

MER MÉDITERRANÉE

● ANTIUM

● ASTURA

● Terracine

● Mont-Circé



D'après A. Grandazzi, La Fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

La diversité du Latium est aussi celle de ses cours d'eau : deux principaux systèmes hydrographiques s'ordonnent autour du Tibre et de son affluent l'Anio, d'une part, des monts Albains, d'autre part. Ces rivières sont toutes navigables pour les embarcations légères alors en usage, et leurs vallées mettent la région en communication facile avec l'extérieur, aussi bien du sud au nord que de l'est à l'ouest. Du côté du littoral, une suite de lagunes (Lavinium,

marais Pontins) obligera les cités à rester en retrait du rivage : à l'embouchure du Tibre existent même de grands marais salants naturels. Vers l'intérieur, notamment au sein du massif Albain, l'eau est présente dans de nombreux lacs, dont beaucoup ont disparu aujourd'hui.

Ce Latium où terre et eau se mêlaient si souvent était bien plus boisé qu'il ne devait l'être plus tard. La forêt méditerranéenne (chênes de diverses espèces, châtaigniers, hêtres) constitue alors l'écosystème dominant, doté d'une flore et d'une faune très riches (cerfs, sangliers, lièvres, castors, poissons et oiseaux divers dont le pic, l'oie et

beaucoup de rapaces) ; le cheval et l'âne sont attestés en Italie centrale depuis la fin de l'énéolithique, de même que les différentes espèces bovines et porcines ; le chat domestique apparaît au ix^e siècle av. J.-C. À partir de 1800 av. J.-C. environ, commence la culture des céréales : seigle, orge et amidonnier (appelé *far*), qui deviendra une culture de base à l'époque archaïque.

Le climat, qu'on suppose à peu près analogue à celui des temps historiques, présente déjà l'alternance d'étés chauds et humides et d'hivers froids et secs qui caractérise le bassin méditerranéen : cette alternance climatique majeure, conjuguée à l'alternance montagne-

plaine, sera à l'origine d'une pratique humaine et sociale de très grande portée pour l'histoire la plus ancienne de la péninsule en général et du Latium en particulier : la transhumance.

Le Latium est ainsi marqué par une diversité qui ne donne à aucune des parties de la région une prééminence évidente : le massif Albain est au centre géométrique, mais il est loin du Tibre et de la mer ; le site romain est à la marge du système et, de ce point de vue de la géographie historique, il n'était sans doute pas acquis que tous les chemins dussent un jour mener à Rome ! D'ailleurs, la comparaison avec l'Étrurie fait ressortir tout ce qui manque

au Latium : de riches terres et, surtout, des métaux, si abondants au nord du Tibre et presque absents ici. Or, la richesse métallifère de l'Étrurie est reconnue par la recherche comme l'une des causes principales de son développement. L'étude des lieux où naîtra Rome révèle-t-elle d'autres atouts ?

La conjonction des sciences de l'environnement et des techniques de l'archéologie donne aujourd'hui une nouvelle précision à une telle analyse. Plus encore que le Tibre qui les borde, les fameuses collines seront la marque, géographique et historique, du site romain. Creusées par l'érosion dans le

tuf de la plaine latiale, elles semblent bien, par leur nombre comme par leur diversité de reliefs, ôter toute possibilité d'unité à l'espace qu'elles occupent. Rien à voir donc avec les vastes plateaux bien délimités où s'implanteront beaucoup de villes étrusques. Sans doute cette diversité est-elle compensée par l'interdépendance entre ces collines, dont la plupart sont reliées avec leur voisine. On distingue ainsi deux lignes de crêtes aboutissant au fleuve : l'une va du Quirinal au Capitole, l'autre de l'Esquilin au Palatin, le Caelius et l'Aventin restant en retrait. Ces collines comprennent souvent des hauteurs secondaires : ainsi le Capitole (mais non le Palatin) est

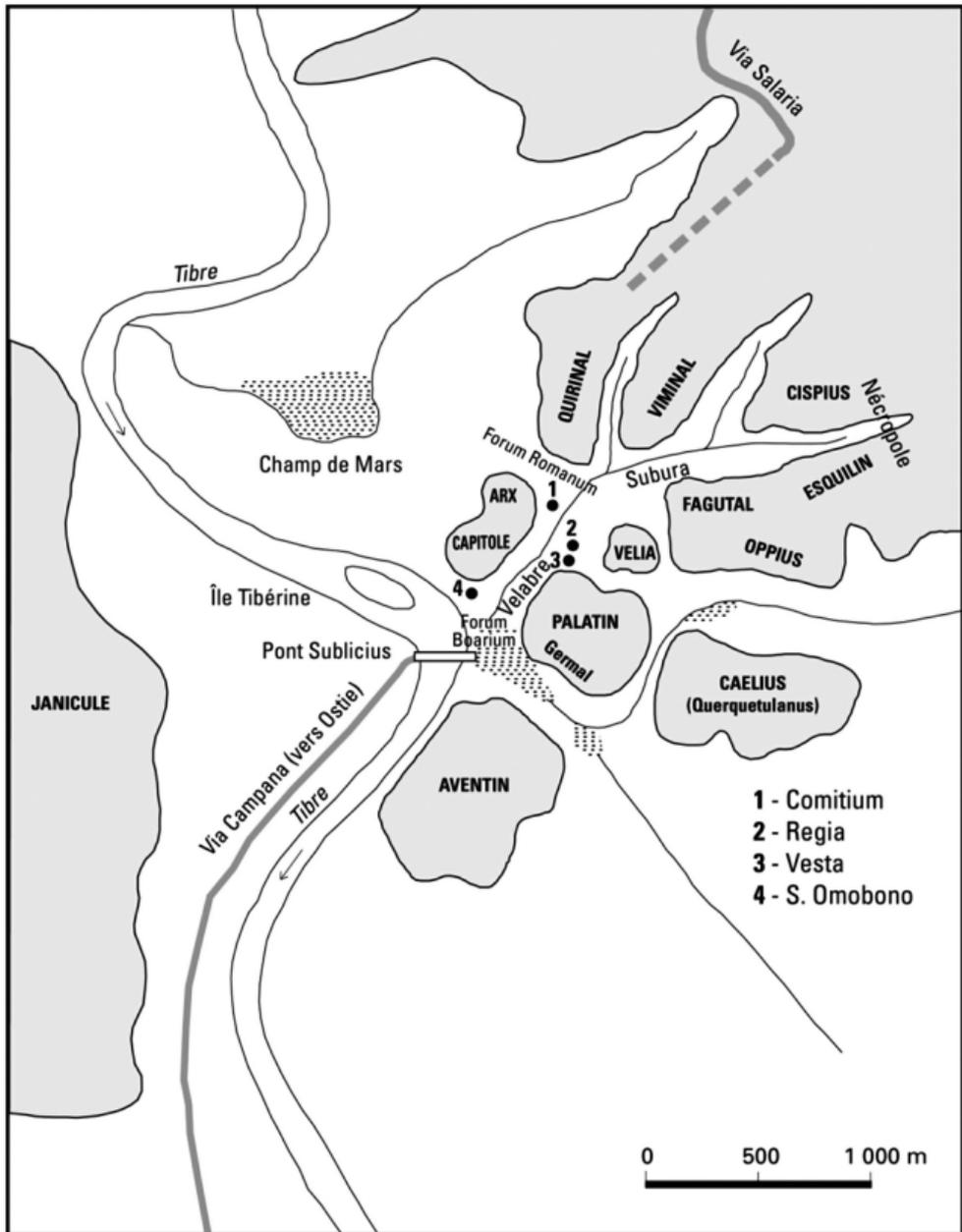
alors traversé par un ravin séparant deux sommets escarpés. Entre les deux axes principaux de reliefs (Quirinal et Palatin) court une large et profonde dépression, correspondant au Vélambre, au Forum (dans le sens de la largeur de la vallée) et à la Subure. Les enquêtes récentes montrent qu'y coulait non pas un discret ruisseau comme on le croyait jusqu'ici, mais un véritable torrent aux eaux abondantes et aux pentes marquées. L'eau est partout en effet dans ce site romain, ne serait-ce que parce que le Tibre, sujet à de très fortes crues (plus de dix mètres), y déborde souvent, inondant la plaine qui sera le Forum. L'eau stagne périodiquement au marais du Vélambre et au pied du Palatin, face à

l'Aventin ; et si, contrairement à ce qu'on a longtemps cru, l'emplacement du futur Colisée n'est pas inondé, un véritable étang occupe tout le centre de la plaine du Champ de Mars sous le nom de Marais de la Chèvre (*Palus Caprae*). Mais l'eau est aussi présente en abondance sur les collines elles mêmes grâce à de nombreuses sources, alimentées par des cours d'eau souterrains venus du massif Albain. Aussi bien ces collines portaient-elles une riche végétation dont témoignent leurs noms : le Caelius s'était d'abord appelé le mont aux chênes (*Querquetulanus mons*), et, dans les toponymes *Viminal* et *Fagutal*, se lit la désignation de l'osier et du hêtre.

Site fluvial, le site romain est un site de passage est-ouest, tandis que l'île qui fait face aux collines favorise les communications nord-sud. Ce n'est pas un site nettement délimité, et rien ne le sépare des pays qui seront sabins et latins. Bien sûr, il ne restera pas tel que nous l'avons décrit dans un tableau qui ne doit rien à la tradition littéraire, mais qui pourtant la rejoint, et la suite des temps le modifiera profondément : le Capitole sera comblé puis séparé du Quirinal ; la Velia sera rasée. Si d'abord la géographie a modelé le cours de l'histoire, ce sera donc l'inverse après, l'histoire du site romain transformant sa géographie par l'exhaussement des fonds de vallées,

l'arasement des reliefs et l'accentuation
de leurs pentes.

Le site de Rome



Via Salaria

Tibre

Champ de Mars

QUIRINAL

VIMINAL

CISPIUS

Nepesin

Forum Romanum

Subura

FAGUTAL

ESQUILIN

ARX

CAPITOLE

VELIA

OPPIUS

Île Tibérine

Pont Sublicius

Velabre

PALATIN

Germal

CAELIUS
(Querquetulanus)

JANICULE

Via Campana (vers Ostie)

Tibre

AVENTIN

- 1 - Comitium
- 2 - Regia
- 3 - Vesta
- 4 - S. Omobono

0 500 1 000 m

D'après A. Grandazzi, La Fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

Bien reliés à l'extérieur, quoi qu'il en soit, riches en possibilités défensives et en ressources naturelles, ces lieux romains devaient, malgré de réels désavantages, attirer, et très tôt, la présence humaine. En revanche, leur unification n'allait nullement de soi. Pour la comprendre, c'est-à-dire pour comprendre comment, quand et pourquoi Rome a surgi, il nous faut nous tourner maintenant vers l'analyse des données que révèle l'archéologie.

Chapitre IV

La civilisation latiale

L'histoire archéologique des origines de Rome commence avec l'apparition en Latium, à la fin du deuxième millénaire av. J.-C., d'une culture archéologique spécifique, dite latiale. On doit considérer aujourd'hui comme non pertinente par rapport à notre sujet la question de l'origine du latin, ou plus

exactement – car son caractère indo-européen ne fait pas de doute – celle de son arrivée dans la péninsule italienne, que l'on place désormais à une période très nettement antérieure : on s'accorde en effet à dire que le latin est parlé au moins depuis la seconde moitié du second millénaire av. J.-C. en Latium et aussi au Nord, en pays falisque. On considère en général comme hors des possibilités (et à vrai dire des objectifs) de la recherche actuelle l'identification des différents peuples dont les noms sont présents dans la légende des origines : Aborigènes, Pélasges, Sicules.

L'archéologie des origines de Rome a donc comme cadre géographique le

Latium ancien et comme délimitation chronologique les périodes qui vont des xii^e-x^e siècles av. J.-C. au vi^e siècle av. J.-C. Il ne s'agit plus de préhistoire mais de protohistoire : l'écriture apparaîtra en Latium à la fin du ix^e siècle av. J.-C. (à l'Osteria dell'Osa), se répandra à partir de la fin du vii^e siècle, et diverses techniques, comme la céramologie, permettent maintenant des datations d'une précision du demi, voire du quart de siècle.

Sans pouvoir insister ici sur le caractère souvent imparfait, nécessairement partiel et toujours provisoire de la connaissance archéologique, dont il faut rester conscient, soulignons son apport

inestimable : le terrain fournit un matériau constamment renouvelé et des datations indépendantes de la tradition littéraire. Ces dernières ont été, à partir des années 1960, formalisées dans une classification due aux travaux de l'Allemand H. Müller-Karpe et des Italiens R. Peroni et G. Colonna, et désormais universellement adoptée, au détriment d'un système alternatif proposé par l'école suédoise (E. Gjerstad, P. G. Gierow).

La culture latiale est donc divisée en quatre phases principales et six périodes, qui vont du bronze final à l'orientalisant récent, soit : I = x^e siècle av. J.-C. ; IIA (début de l'âge du fer) =

ix^e siècle ; IIB = fin ix^e début viii^e siècle ; III = viii^e siècle ; IVA (orientalisant) = fin viii^e-vii^e siècle ; IVB = fin vii^e-début vi^e siècle. En fonction de datations nouvelles obtenues par des enquêtes encore en cours sur des sites latiaux (utilisant la dendrochronologie et les procédés fondés sur le radiocarbone), il conviendra dorénavant d'opérer les ajustements suivants : la phase I sera placée au xi^e siècle, voire au xii^e siècle ; la II aux x^e (IIA) et ix^e siècles (IIB) ; la III à la fin du ix^e et au viii^e siècles ; la IV, de la fin du viii^e siècle (IVA) aux débuts du vi^e siècle (IVB). Ces modifications conduisent donc en

gros à relever d'un siècle, voire de deux, la datation de la phase I, d'un demi-siècle celle de la deuxième, en laissant les autres à peu près en l'état.

Ces datations sont très précieuses : on n'oubliera pas cependant qu'il s'agit de cadres conceptuels et non de réalités tangibles. Leurs risques, bien soulignés en son temps par M. Pallottino, demeurent : disparition de la continuité temporelle, non-prise en compte des spécificités locales. Elles sont néanmoins indispensables pour toute description diachronique de la civilisation latiale. Il faut noter, toutefois, que le matériel archéologique, de caractère aléatoire et d'origine

presque toujours funéraire, ne permet sans doute pas, contrairement à ce qu'on a longtemps cru, une connaissance complète des sociétés vivantes dont il garde les traces. Mais les fouilles d'habitats sont de plus en plus nombreuses et, avec toute la prudence requise, on proposera les évolutions suivantes.

Première phase : Cette période, où l'influence de l'Étrurie méridionale semble forte, est connue par des tombes isolées ou formant des groupes sans doute trop restreints (moins d'une dizaine d'unités) pour qu'on puisse penser qu'ils reflètent la population réelle de ces communautés. Le rite

funéraire est exclusivement l'incinération : la spécificité latiale qui apparaît dans les vestiges de cette période consiste dans l'association systématique et très rigoureuse d'urnes prenant souvent la forme de cabanes (ou au moins avec un couvercle évoquant un toit) et d'un mobilier funéraire miniaturisé comprenant objets de bronze (armes, rasoirs ou fibules) et poteries où se distinguent des supports de vases ainsi que des supposés candélabres. Les habitats se répartissent surtout sur le massif Albain et, à un moindre degré, sur le site romain et près de la côte : les plus importants semblent ceux du Capitole, du Monte Cavo, de Lavinium et d'Ardée.

Plusieurs dizaines de tombes, réparties en petits groupes, ont été découvertes depuis peu, que ce soit à l'est de Rome, dans la plaine de Ciampino, ou au sud-ouest. Quelques sites semblent démontrer la continuité avec la phase précédente du Protovillanovien. Il apparaît que le même individu peut avoir un rôle à la fois sacerdotal et militaire, bien que ce ne soit pas toujours le cas. Au total, le recours à ce rituel funéraire spécifique ne concerne que l'élite de ces communautés.

Deuxième phase – IIA : Les monts Albains restent le centre du Latium (sans qu'un de leurs habitats l'emporte sur les autres), mais, dans l'ensemble de la

région, de véritables nécropoles (où domine l'incinération) apparaissent, signe d'un changement social autant que démographique. Le site de plusieurs futures villes de l'ère historique connaît alors sa première occupation stable. La découverte récente d'une petite nécropole au forum de César donne la première attestation pour le tout début de cette période à Rome, les quatre tombes déjà connues sur le Forum (arc d'Auguste) et les deux du forum d'Auguste étant un peu plus tardives : les habitats se trouvent sur le Capitole, le Forum et la partie s.-o. du Palatin.

III B : Le ix^e siècle av. J.-C. voit le développement de toute une série

d'habitats, notamment dans la plaine, ainsi qu'à Tivoli et à Préneste, tandis que le site romain connaît des évolutions notables. Les recherches récentes permettent de combler le vide archéologique qu'on avait cru observer sur les monts Albains à partir de cette période, dont le site le plus représentatif est la nécropole de l'Osteria dell'Osa, près du lac de Gabies. L'usage de l'urne-cabane cesse, hormis sur les monts Albains, et l'inhumation devient prépondérante.

Le Latium apparaît alors peuplé de communautés comprenant chacune quelques centaines de personnes, fabriquant elles-mêmes les poteries dont

elles ont besoin, et organisées en groupes de parentèles. Mais on note aussi dans les tombes la présence d'objets importés qui montrent que la région s'ouvre aux échanges avec l'extérieur et qui révèlent le passage de marchands phéniciens, étrusques et grecs, voire, comme à l'Osteria dell'Osa, l'implantation de familles entières venues du sud de la péninsule.

Troisième phase : L'intensification des échanges aboutit maintenant à une concentration des richesses, qui se traduit archéologiquement par l'apparition de tombes au mobilier nettement plus opulent que celui des autres ; pour la fin de la période, on

rencontre parfois de véritables tombes princières. Certaines familles commencent à s'affirmer dans le temps et dans l'espace en enterrant sous le seuil de leurs cabanes leurs enfants morts en bas âge. Parallèlement à ces évolutions se produit au viii^e siècle av. J.-C. un changement majeur dans l'occupation du territoire : beaucoup d'habitats se dotent de fortifications, selon un processus auquel on peut donner le nom d'*incastellamento*, que le médiéviste P. Toubert a employé pour le Latium des xi^e et xii^e siècles apr. J.-C.

Quatrième phase : L'urbanisation se répand et se consolide partout, sauf à l'intérieur du massif Albain. Les

cabanes de bois et de torchis sont peu à peu remplacées, lorsqu'il s'agit d'édifices importants pour la communauté, par des maisons en pierres aux toits recouverts de tuiles. À Rome, mais aussi ailleurs (fouilles en cours à Gabies) apparaissent des résidences « princières ». Les poteries destinées à recevoir de l'huile et du vin révèlent la diffusion de la culture de l'olivier et de celle de la vigne, cette dernière étant cependant sans doute présente depuis longtemps en Latium. Après une période où la richesse de certaines tombes offrait un luxe exceptionnel, comme à Préneste ou à Castel di Decima, on observe une quasi-disparition (aux vi^e et v^e siècles) du mobilier funéraire : la

soudaineté et l'ampleur du phénomène révèlent une norme communautaire visant à orienter désormais l'emploi des richesses ailleurs que dans les sépultures.

Attestée maintenant à Gabies (Osteria dell'Osa, tombe 482) par une inscription grecque qui est la plus ancienne (IIB2, soit la fin du ix^e siècle av. J.-C.) trouvée en Italie, l'écriture se répand en Latium à partir du vii^e siècle, pour des usages qui peuvent être religieux (dédicaces votives), somptuaires (comme dans les cas du vase romain de Duenos ou de la fibule de Préneste, maintenant authentifiée), voire commerciaux. L'exiguïté de la

documentation épigraphique par rapport à celle de l'Étrurie n'indique pas nécessairement une absence d'alphabétisation : de nombreux fragments ont été récemment découverts dans la zone s.-o. du Palatin.

Au total, la description de ces évolutions autorise quelques conclusions : la culture latiale est l'expression archéologique de populations implantées depuis longtemps dans la région et parlant le latin. La succession Lavinium, Albe, Rome, que pose la tradition littéraire, ne paraît pas directement vérifiée par l'archéologie, dans la mesure où la phase I est représentée dès ses débuts dans les trois sites. Plusieurs

spécialistes italiens remarquent cependant que les antécédents directs de la culture latiale sont à chercher sur la côte, et que les monts Albains auront d'abord la première place avant d'être supplantés par Rome. Quoi qu'il en soit, la fréquence des armes, miniaturisées puis réelles, dans les tombes, montre que ce Latium ancien n'est nullement à imaginer comme un paisible éden ! On constate d'autre part que, si l'alternance des rites funéraires, entre incinération et inhumation, n'a aucune signification ethnique, contrairement à ce que l'on croyait autrefois, elle ne s'explique pas non plus toujours par la seule chronologie, comme le montre l'exemple de l'Osteria dell'Osa. L'urne-cabane,

souvent employée pour l'incinération, ne peut pas être utilisée comme un marqueur ethnique puisqu'elle est présente ailleurs en Italie et en Europe, mais le Latium en concentre un grand nombre, dont la majorité provient du massif Albain et de ses abords. La grande leçon, enfin, de cette archéologie latiale, c'est la corrélation étroite qu'on peut établir entre structuration du territoire et évolution de la différenciation sociale. Selon le schéma généralement proposé, quoique contesté par certains, on passerait, de la première à la troisième phase, d'une société tribale et égalitaire, où les rôles paraissent distribués selon l'âge et le sexe, à une société inégalitaire fondée

sur la prééminence de certains groupes familiaux. De ce point de vue, la formation d'élites aristocratiques se produit non pas au vii^e siècle comme on le croyait encore naguère, mais bien dès l e viii^e siècle. Quant à la classique question de savoir qui, de la *gens* ou de la cité, a eu la priorité, les fouilles de l'Osteria dell'Osa conduisent les chercheurs à considérer plutôt la *gens* comme antérieure à la cité et ayant été l'un des facteurs essentiels de sa création. Nous voici donc, on l'aura compris, à Rome.

Chapitre V

Archéologie romaine

Il y a un peu plus d'un siècle, les fouilles de G. Boni ont apporté les premiers éléments matériels pour une restitution du plus ancien passé de l'*Urbs*. À partir des années 1950, le grand travail de rassemblement des données alors connues opéré par le Suédois E. Gjerstad a ouvert la voie à

un débat scientifique qui, ensuite, ne s'est jamais vraiment interrompu. Depuis une trentaine d'années, la reprise d'une intense activité archéologique dans le centre de la ville, conjuguée avec l'essor des recherches en Latium, a profondément renouvelé connaissances et problématiques. Bien sûr, les difficultés propres à toute documentation archéologique n'en disparaissent pas pour autant, et Rome les concentre même à un point rarement atteint ailleurs : ville et capitale depuis plusieurs millénaires, sans trêve se détruisant pour se reconstruire, elle n'a cessé d'être le *lieu* d'une métamorphose urbaine qui a rendu très rares, très peu accessibles et de difficile interprétation ses vestiges les

plus anciens. Le caractère partiel et provisoire de tout essai de synthèse en la matière s'en trouve d'autant plus accentué.

On sait aujourd'hui que la préhistoire est bien représentée en Latium et sur le site romain : le paléolithique (homme de Néandertal), attesté le long de la vallée de l'Anio, l'est maintenant aussi sur le Palatin, et l'énéolithique, sur le Palatin et l'Esquilin. Aux III^e et II^e millénaires av. J.-C., les futures collines romaines sont fréquentées épisodiquement. Mais les commencements véritables du site romain se situent au bronze moyen, à partir du xvii^e siècle av. n. è. : des tessons (d'époque subapenninique)

trouvés en différents endroits au pied du Capitole permettaient déjà de supposer l'existence d'un village occupant la dépression située entre les deux sommets de la colline ; récemment, a été identifié un habitat fortifié sur la partie méridionale ; un autre se trouvait peut-être dans la plaine même qui sera celle du forum Boarium, le long du Tibre qui ne paraît pas avoir alors une valeur de délimitation ethnique.

Pour la période suivante, celle du Bronze récent, l'une des nouveautés les plus marquantes des découvertes actuelles est l'attestation, désormais acquise, de relations, au moins indirectes, avec le monde égéen : dans

la plaine Pontine, à l'embouchure du fleuve Astura, un site (Casale Nuovo), fréquenté aux xiii^e et xii^e siècles av. J.-C., a révélé des tessons de type mycénien, provenant d'Italie du Sud ; or, à Rome même, sur le Palatin, un tesson pourvu d'un graffite pourrait être d'origine ou d'inspiration égéenne (*Bollettino di Archeologia*, 31-33, 2000, p. 107). Dans le massif Albain, au-dessus de Velletri, des tessons accompagnant une enceinte récemment identifiée relèvent de la même typologie. De cette époque date aussi le début des activités cultuelles auprès du lac de Nemi, au sanctuaire qui sera celui de Diane, tandis que les traces d'une route trouvées dans le forum de César attestent

la fréquentation du site romain.

Ce dernier s'anime progressivement d'une vie regroupée autour de plusieurs habitats : ils se trouvent sur le forum Boarium, sur le Capitole et le sud du Quirinal ainsi que sur le Palatin, dans la partie de la colline (s.-o.) qui domine le fleuve. La plaine du futur Forum est-elle alors habitée ? On le suppose souvent, sur la foi de trouvailles faites au Comitium, à la *Regia* et à l'arc d'Auguste, en imaginant des hameaux disséminés ; mais les restes retrouvés seraient dus à des remblais, d'après A. J. Ammermann qui souligne la hauteur en ces endroits des crues du Tibre. Peut-être seules les pentes du Palatin

regardant le Forum, notamment du côté de la fontaine de Juturne, sont-elles alors occupées partiellement.

Il est certain, en tout cas, que le site romain est fréquenté par l'homme dès les débuts de l'ère latiale (IA). Il s'agit sans doute alors de petites communautés réservant un rite funéraire élaboré à leurs chefs, qui semblent tenir à la fois du guerrier et du prêtre. Un peu plus tard, quatre tombes à incinération sont placées dans la zone de l'arc d'Auguste, là même où aurait, au moins un siècle avant, prospéré un hameau : de toutes ces découvertes, on peut déduire l'existence probable d'habitats sur le Capitole et sur le Palatin.

Le début de la période suivante (IIA) est mieux attesté ; l'espace du Forum semble maintenant réservé aux morts : la quarantaine de tombes (25 pour cette phase) trouvées entre 1902 et 1905 au pied du temple d'Antonin et de Faustine ne représente sans doute qu'une partie de la nécropole primitive, ailleurs détruite par les constructions ; d'autres tombes furent ainsi identifiées dans les fouilles faites vers 1960 sous la *Regia*. Mais cette nécropole n'est pas la seule : outre deux tombes identifiées en 1932 au forum d'Auguste, l'exploration récente de la zone s.-o. du Palatin laisse présumer l'existence d'un autre cimetière, dont les tombes, restituables grâce aux traces laissées dans le tuf,

viennent s'ajouter à celle trouvée en 1954 sous la maison de Livie et longtemps considérée comme un *unicum*. Une petite nécropole (six tombes à incinération ; trois à inhumation) vient d'être identifiée sous le forum de César. L'ensemble de ces découvertes suggère que toute la zone qui va des bords du Tibre jusqu'au Quirinal et à la Velia est alors occupée par des habitats dispersés, encore restreints dans leur étendue, et dont la présence est confirmée par des tessons retrouvés çà et là.

La phase dite IIB est marquée par une nette augmentation des vestiges, traduisant certainement une croissance

démographique des communautés installées sur les collines près du Tibre : les nécropoles du temple d'Antonin et de Faustine et du forum de César sont abandonnées, au profit, semble-t-il, d'une autre, située sur l'Esquilin, et à dire vrai déjà en fonction. Ce changement est interprété par la majorité des spécialistes comme le signe d'une réorganisation des habitats et d'une nouvelle distribution de l'espace. D'autres nécropoles peuvent être identifiées sur le Quirinal, le long de la *uia Salaria*, et, maintenant, dans la partie méridionale (s.-o.) du Palatin. L'inhumation devient le rite prédominant et les mobiliers funéraires ne sont plus miniaturisés. Les habitats ne sont plus

attestés seulement par des tessons, mais aussi par des fonds de cabanes dont les plus connus sont ceux que l'on peut encore voir sur le Palatin, dans cette partie de la colline orientée vers le Tibre et vers le marais du Vélabre : de nouvelles traces complètent maintenant le cadre fixé par les fouilles anciennes (1907 puis 1951) du site ; sa célébrité vient de ce qu'il correspond au secteur même où la tradition antique plaçait les « escaliers de Cacus » (*scalae Caci*) et la « cabane de Romulus », *casa Romuli*. Mais les archéologues actuels ne s'accordent pas sur l'interprétation de ces vestiges, certains y voyant une cabane « royale », entourée de ses dépendances et sanctuarisée ensuite (au

vi^e siècle), d'autres, les traces, diverses dans le temps et dans l'espace, d'un hameau ayant perduré, avec de successifs remaniements, jusqu'à l'ère archaïque. Quoi qu'il en soit, sous l'emplacement du palais impérial, puis sur le côté du Palatin qui regarde le Forum, d'autres cabanes contemporaines ont été identifiées ; dans ce lieu, il pourrait s'agir d'un « quartier » spécialisé dans le travail de l'argile (un four a été retrouvé), de même que le site de l'*Asylum*, sur le Capitole, semble, selon des fouilles récentes, révéler une spécialisation dans le travail du bronze.

Au total, la physionomie du site romain en IIB reste sujette à discussion : la

dispersion des vestiges conjuguée à leur incontestable densification conduit beaucoup de spécialistes à imaginer une grande Rome du ix^e siècle, selon le modèle avoué des grands plateaux étrusques où s'observe à cette date une nette évolution « proto-urbaine ». On arriverait alors à un site romain de près de 150 ha, unissant Capitole, Palatin et Quirinal. Tout dépendra, en réalité, de la nature des vestiges d'habitation retrouvés dans le sol du Forum : s'il se confirmait qu'il s'agit bien de dépôts secondaires apportés là artificiellement dans des remblais, il faudrait sans doute abandonner l'idée que le site romain ait déjà été unifié. D'autre part, cette croissance romaine n'aurait pu être

seulement interne, et elle supposerait de forts apports extérieurs : or, de ce point de vue, les monts Albains, jusque-là candidats obligés au rôle de réservoir démographique, ne paraissent plus caractérisés par le vide archéologique qu'on croyait y observer à partir de cette phase IIB. Enfin, l'aire du Forum et de ses abords restera, au moins épisodiquement, un lieu de sépulture jusqu'au vii^e siècle, comme le montre la découverte, au centre de la future place, de trois squelettes (un couple avec un fœtus), auxquels s'ajoute un autre, trouvé près du *Lacus Curtius*. La discussion sur la nature du site romain en IIB reste donc ouverte.

À vrai dire, elle l'est aussi pour la troisième phase, qui correspond en gros au VIII^e siècle av. J.-C. Cette période a concentré ces dernières années les débats les plus vifs, en raison des spectaculaires découvertes dues à A. Carandini, et interprétées par lui, puis par l'auteur de ce livre, dans un sens romuléen. La publication des fouilles commencées en 1985, intervenue en 2000 (*Bollettino di Archeologia*, 31-33), permet aujourd'hui de faire le point : l'identification, dans un espace situé face à l'arc de Titus et au pied du Palatin, des traces d'un mur daté du VIII^e siècle, en sort confirmée. Il s'agit d'une structure établie après la destruction de cabanes préexistantes, et

que les fouilleurs ont pu suivre le long de la pente du Palatin en plusieurs endroits sur 20 m au total, sans qu'on puisse l'interpréter comme un terrassement ou une digue. On y reconnaîtrait également les traces d'une porte à identifier avec la *porta Mugonia*. Cette structure consiste en un fossé, large de 1 à 2 m, où avaient été jetés, à intervalles réguliers, de gros blocs de pierre grossièrement travaillés, noyés dans un mélange de pierrailles et d'argile. Enterrés sous cette muraille, quelques objets ont permis de la dater vers 775-750 av. J.-C. Ce statut particulier conféré ainsi au Palatin ne vient d'ailleurs pas seulement du mur lui-même, s'il est vrai que des

fortifications de même date seraient présumables pour la Velia sur la base de la tradition littéraire, mais du fait qu'il a été refait à plusieurs reprises sur le même tracé : au vii^e siècle, comme mur d'argile à parements de pierres, après l'aménagement de plusieurs sépultures sur les débris du premier ouvrage, puis, vers le début et ensuite à la moitié du vi^e siècle, en pierres taillées ; à cette époque, une autre porte semble avoir été construite un peu plus haut. Sans aucun doute, une telle délimitation représente une étape fondamentale dans l'histoire du site romain. Or, tout près, le surplomb sur lequel sera construit le temple de Vesta fait l'objet d'un premier aménagement vers 750-725 av. J.-C. Si

le sous-sol du temple, trop souvent bouleversé dans l'Antiquité, n'a rien révélé, l'exploration récente du terrain adjacent a donné des résultats notables : là où trois fosses attestent sans doute de cultes funéraires antérieurs, et après un labour dont les traces ont été retrouvées, seront édifiées une puis plusieurs cabanes. Leur importance et leur probable rôle cultuel sont prouvés par la dizaine de réfections dont le site et la voie qui le borde vont faire l'objet jusqu'à la fin du vi^e siècle av. J.-C. À côté, les fouilles récentes ont également mis au jour les différentes phases d'un édifice pourvu d'une salle de type palatial, dont la construction et les successives transformations suivent la

même chronologie. Cette troisième période latiale connaît donc, à Rome comme en Latium, de profondes évolutions : les premières céramiques grecques apparaissent, dès ses débuts, notamment au forum Boarium, dans les décennies qui précèdent et préparent la fondation des comptoirs d'Ischia (vers 770) et de Cumès (vers 750) en Italie du sud. Vers la fin du viii^e siècle, une tombe à char, trouvée à l'Esquilin (n^o 94), témoigne de l'existence d'une élite de « princes ».

Spécialisation des espaces et des rôles sociaux : la quatrième et dernière phase latiale sera celle de l'accélération décisive de ce double processus qui est

la marque même de l'urbanisation. La masse des données devient telle qu'il est impossible de les mentionner toutes. Du reste, cette croissance de l'information disponible rend plus sensible, plus qu'elle ne le diminue, le caractère lacunaire et hypothétique de toute tentative de synthèse. Il n'est pas rare de voir le même archéologue proposer, d'une publication à l'autre, deux datations différentes pour le même objet ou site... Le cadre général de la chronologie latiale recommence d'ailleurs aujourd'hui à être soumis à des turbulences qui, pour la quatrième phase, peuvent faire varier les datations de quelques décennies. Or, il s'agit souvent ici de distinguer entre elles des

périodes successives d'occupation ou de construction relativement rapprochées dans le temps. Ce ne sont d'ailleurs souvent que des fragments de terres cuites décoratives retrouvés dans des puits, qui permettent de supposer l'existence et la chronologie d'édifices variés. Pour toutes ces raisons, le présent tableau, même tenant compte des recherches les plus récentes, ne peut être que provisoire. Il n'en laisse pas moins voir d'assez nettes évolutions d'ensemble, qui s'observent surtout sur les collines du Capitole et du Palatin et dans leurs abords, ainsi que dans la vallée du Forum. À la fin du viii^e siècle et durant la première moitié du vii^e siècle se développe l'habitat du Palatin,

dont la muraille, découverte sur la pente nord, atteste désormais l'unification. Des sépultures ont été récemment identifiées aux abords du Capitole (deux tombes au Tullianum), mais la colline elle-même ne paraît guère habitée. Le Forum reste une vallée marécageuse, et seuls quelques surplombs sont fréquentés : le sanctuaire de Vesta, l'aire du futur Comitium, le lieu de la future *Regia*, où des analyses dendrochronologiques datent de 679 av. J.-C. un groupe de cabanes.

Mais le site romain va connaître une nouvelle évolution décisive grâce à de grands travaux, récemment identifiés. La canalisation du torrent courant au fond

de la dépression séparant Quirinal et Palatin va d'abord permettre, vers 650 av. J.-C., l'ouverture d'une route, *uia Sacra*, dont le nom marque bien le caractère encore agreste qui est le sien. En même temps, ou plutôt peu après (vers 625), toute la plaine, que l'eau du Tibre inondait sans trouver d'obstacle, va être comblée, rehaussée et consolidée par des terrassements très importants. Dès lors, on peut suivre l'évolution du centre de Rome à partir de quelques sites qui ont fait l'objet d'explorations archéologiques. Il s'agit de la *Regia* et du temple de Vesta, du Comitium et de S. Omobono.

À la *Regia*, une crue emporte, vers 625

av. J.-C., les cabanes qui sont d'abord remplacées par un espace libre pourvu d'un cippe ; les fouilles de l'Américain F. Brown ont permis d'établir que, à cinq reprises ensuite (vers 620, 600, 580, 540, 510), un édifice avait été reconstruit dans le même lieu, identifiable comme appartenant au palais royal, grâce à un tesson portant le mot *rex*. Quant au temple de Vesta, fut-il précédé par une cabane cultuelle, comme pourrait le suggérer sa forme ronde, prouvée seulement à partir du iv^e siècle av. J.-C., mais sûrement plus ancienne ? On ne le sait pas, mais d'autres exemples, à Satricum, Ardée, Gabies, montrent maintenant qu'une telle continuité n'est pas à exclure. Sur le

Forum, le Comitium, qui est ou sera, comme son nom l'indique, le lieu de réunion des citoyens, est d'abord doté d'un pavement en terre battue vers 625, parallèlement à l'aménagement d'un bâtiment voisin, dont des tuiles ont été retrouvées, et qui pourrait bien être la *curia Hostilia*, puis, vers la moitié du siècle, une aire sacrée y est aménagée avec un cippe inscrit (celui du *Lapis Niger*), l'édifice voisin étant alors refait ; le site est de nouveau aménagé vers la fin du vi^e siècle. Enfin, à S. Omobono, on observe : l'existence d'une première aire sacrée au vii^e siècle, puis la construction d'un temple vers 580 ou 540 (les avis divergent), et, après un incendie, à la fin du siècle, un second

temple est édifié, qui sera détruit lui aussi par le feu. Ces datations, parfois sujettes, il est vrai, à des variantes notables chez les spécialistes, suggèrent quelques synchronismes ; ceux qui ont été observés sur un même site sont assez sûrs : ainsi en est-il du Comitium et de la supposée *curia Hostilia*, ou encore de la *Regia* et du sanctuaire de Vesta qui semblent, au moins en partie, connaître des évolutions parallèles. D'autres synchronismes, plus généraux et plus suggestifs, paraissent possibles : F. Coarelli a ainsi souligné que l'évolution des différents sites du Forum et de S. Omobono est parallèle tout au long du vi^e siècle, ce qui, s'agissant de lieux distincts et relativement éloignés les uns

des autres, a probablement une signification historique. Le site fouillé depuis par C. Panella au pied de l'arc de Constantin et identifié comme celui des anciennes curies (*curiae Veteres*) semble se conformer à ce modèle. Un autre synchronisme apparaît aujourd'hui entre l'arasement des murs du Palatin et le début des grands travaux dans la plaine du Forum. Bien entendu, la vérification de ces synchronismes est l'une des tâches de la recherche à venir. En effet, une chronologie nettement plus haute a été récemment proposée pour le Comitium par P. Carafa. Il est clair, en tout cas, que la fin du vii^e et le vi^e siècle av. J.-C. marquent une époque de profonde transformation édilitaire et

urbaine : à partir du vii^e siècle, parfois avant, sont aménagés les premiers espaces sacrés (Vesta, S. Omobono, *curiae V.*) et commence l'usage des dépôts votifs, attesté au Capitole (mais une interprétation récente le conteste) et au Quirinal (S. Maria della Vittoria) ; au vi^e siècle, les édifices en briques et au toit de tuiles ont remplacé les cabanes ; partout, les cours d'eau sont canalisés, les sols drainés ; des vestiges de plus en plus nombreux attestent l'existence d'un véritable réseau, dans le sous-sol romain, de puits, de canaux, d'égouts et de citernes. À l'intérieur de ces cavités souterraines, les archéologues retrouvent, et désormais par dizaines de milliers, des fragments de terre cuite

qu'on y a jetés plus tard pour les combler. Ce sont des débris de tuiles ou de plaques de revêtement des édifices qui s'élevaient alors sur le Forum, le Capitole, le Palatin. On rapportait naguère d'office les terres cuites ouvragées à des sanctuaires, mais, grâce aux exemples fournis par l'Étrurie, on sait aujourd'hui que les résidences privées de l'aristocratie archaïque étaient, elles aussi, richement décorées. Les dépôts votifs contenant des fragments inscrits, restes probables d'inscriptions dédicatoires, sont finalement de plus sûrs indices de temples disparus, et la zone sud-ouest du Palatin vient d'en livrer un grand nombre. Au total, les découvertes

récentes prouvent qu'au vi^e siècle av. J.-C. le Forum, mais aussi le Capitole et le Quirinal, ainsi que le Palatin, la Velia et le Celius se couvrent d'édifices nouveaux : temples, palais, maisons. Sur le Capitole, les travaux récemment réalisés pour l'agrandissement des musées dits des Conservateurs ont révélé que la colline tout entière fait, à partir de la fin du vii^e siècle av. J.-C., l'objet d'une gigantesque opération de terrassement, destinée à en niveler la surface et à recevoir un imposant sanctuaire qui ne peut être que celui de Jupiter, dont les dimensions (74 × 54 m) s'avèrent beaucoup plus grandes que ce qu'on pensait, même si la question demeure de savoir s'il s'agissait du

temple ou de sa plate-forme ; d'autres vestiges identifiés à côté doivent être rapportés à des sanctuaires antérieurs. Sur le Palatin, les fouilles dirigées par P. Pensabene montrent que les cabanes du Cermal sont détruites, laissant la place à tout un quartier neuf, après restructuration de cette partie de la colline au moyen de puissants murs de soutènement. Ailleurs, sur la pente nord de la colline, l'équipe d'A. Carandini a mis au jour quatre grandes demeures (fin vi^e siècle) dont au moins l'une a un atrium – ce qui est alors une nouveauté. Au-dessus de la nécropole du temple d'Antonin et de Faustine et, récemment, sous le temple des Castores, peut-être sous les basiliques républicaines,

d'autres traces attestaient déjà la présence, sur le Forum, de maisons luxueuses. Partout, dans le centre de Rome, la concentration des vestiges est particulièrement nette à partir des années 530. Il est donc indiscutable que, durant toute la phase latiale IVB et jusqu'à la fin du vi^e siècle, Rome se transforme profondément : l'inventaire des vestiges fait par G. Cifani montre aussi que la ville archaïque se dote d'une enceinte continue. Les restes que l'on peut voir aujourd'hui dans Rome, par exemple près de la gare de Termini, sont certes plus tardifs : il s'agit du rempart construit après la prise de la ville par les Gaulois, et qui devait arrêter Hannibal. Mais, en plus de 20

endroits ailleurs, cette muraille recouvre une base faite de pierres plus petites, taillées dans un tuf grisâtre ; différents critères permettent de la dater de la seconde moitié du vi^e siècle av. J.-C., tandis que la topographie des vestiges dessine un tracé continu de 11 km, incluant dans un ensemble unitaire le Palatin, le Forum, le Quirinal, le Capitole et l'Aventin, soit une superficie qui atteindrait 426 ha.

C'est assurément beaucoup, mais sans doute pourrait-on dire avec Gibbon (1776) que « cette enceinte paraît peut-être bien vaste, comparée à la force et à la population de l'État dans son enfance ; mais les premiers habitants de Rome

avaient besoin de défendre une grande étendue de pâturages et de terres labourables contre les incursions fréquentes et subites des peuples du Latium, leurs ennemis perpétuels ».

Chapitre VI

De la légende à l'histoire

Hier reléguée dans les brouillards de la fable et de la légende, la tradition littéraire sur les origines de Rome entre aujourd'hui de plus en plus sous la lumière de l'histoire : sans conteste, les découvertes archéologiques que nous venons de décrire sont pour beaucoup dans ce changement d'éclairage. Dût-on

s'en contenter, on saurait déjà que : l'occupation du site romain se caractérise par une continuité topographique et humaine remontant à la fin de l'âge du bronze ; le Palatin, le Capitole et le Forum en sont les lieux les plus importants ; le viii^e siècle av. J.-C. est marqué, à Rome comme en Latium, par une structuration des habitats qui sont alors délimités, voire protégés par des enceintes défensives ; à partir du début du vi^e siècle, l'urbanisation s'accélère ; les civilisations grecque et étrusque ont joué un grand rôle dans l'évolution de la société romaine ; celle-ci était dirigée par un roi. En d'autres termes, l'archéologie identifie des lignes de force et des étapes qui correspondent

nettement aux grands moments décrits par la tradition littéraire et aux faits majeurs qu'elle souligne : occupation préurbaine du site, fondation de Rome sur le Palatin, régime monarchique, influences grecques et étrusques. Peut-on cependant aller plus loin dans le rapprochement entre philologie et archéologie et, si oui, à quelles conditions ?

En réalité, l'opposition entre ces deux catégories de données – les textes et les objets – n'est pas si tranchée qu'il semble au premier abord. L'archéologie comprend ainsi toute une série de documents qui ne sont pas contemporains des temps décrits par la

tradition littéraire, mais qui ne prennent sens que par elle. Ne parlons pas ici de la fameuse Louve du Capitole, qui renvoie évidemment au mythe des jumeaux fondateurs : selon des analyses récentes, il est vrai contestées, elle serait de fabrication médiévale ! Il reste que Denys d'Halicarnasse (I, 79) décrit une statue de la louve, « une œuvre en bronze de facture ancienne », qu'il dit avoir vue au Lupercal, la grotte au pied du Palatin, où les jumeaux étaient censés avoir été recueillis par l'animal sauveur : cette statue est probablement celle qu'on sait avoir été commanditée par les édiles de 296 av. J.-C. et elle suppose la préexistence déjà bien établie de la légende de Romulus et Remus, attestée

aussi au siècle précédent par un motif décorant un miroir étrusque. D'autres documents archéologiques dépendent également de la tradition : la majestueuse basilique *Aemilia*, sur le Forum, avait été ornée, à une date qui reste discutée mais qui ne peut être antérieure au ii^e siècle av. J.-C., d'une grande frise sculptée représentant des épisodes célèbres du récit des commencements de la Ville. Plus tard encore, le régime augustéen allait faire grand usage de la thématique des origines romaines, par exemple à l'Ara Pacis, exhumée à partir du xvi^e siècle près des bords du Tibre. Tous ces vestiges, et bien d'autres encore, sont de statut archéologique, mais, finalement,

de nature littéraire. Or l'inverse se vérifie aussi : les textes antiques véhiculent des informations qu'on pourrait qualifier de littéraires, puisqu'elles ne nous sont connues que par eux, mais qui sont finalement de nature archéologique. On est ainsi de plus en plus sensible à l'apport documentaire qui peut se déduire, au moins indirectement, de la tradition écrite : on a vu par exemple que les auteurs anciens mentionnent parfois des traités dont ils disent avoir vu eux-mêmes le texte gravé dans des sanctuaires – ce qui était en effet l'usage antique : c'est le cas de pactes conclus par Rome avec les Latins ou avec une ville comme Gabies, auxquels on peut

ajouter celui entre Rome et Carthage, que l'historien grec Polybe (III, 1, 22) date du début de la République, mais que beaucoup de spécialistes rapportent à une situation antérieure. Une découverte de 1964 montre la vraisemblance de ce genre de notices : à Pyrgi, qui était le port de Caere, furent mises au jour, dans les ruines du temple où elles avaient été affichées, des plaquettes d'or, du début du v^e siècle av. J.-C., où était gravé le texte d'un traité liant les Carthaginois et un roi de Caere, Thefarie Velianas.

Plus généralement, il est indéniable que la tradition dite littéraire a transmis toute une série de données anciennes,

qu'il s'agisse de rituels ou d'indications sur les monuments et les espaces de Rome : c'est pourquoi les études de topographie historique, à l'intersection de l'archéologie et de la philologie, se sont beaucoup développées ces dernières années, grâce notamment aux travaux de F. Coarelli. La cause presque unique de cette perpétuation d'une mémoire des origines est à chercher dans le rôle que joue la religion pour la structuration de la société romaine. Bien sûr, cela ne va pas sans déformations de toutes sortes : ainsi, le monument visible jusqu'à l'époque de Sylla sur le *Comitium* (*Lapis Niger*) était-il interprété par les Anciens comme un tombeau, que ce soit celui de Romulus,

de son père adoptif Faustus ou d'un certain Hostilius...

Enfin, une catégorie particulière de documentation est constituée par l'épigraphie : dans un petit nombre de cas, en effet, l'investigation archéologique a fait connaître des inscriptions portant le nom de protagonistes de la légende des origines, qu'il s'agisse d'Énée (inscription du iii^e siècle av. J.-C.), de Latinus (vi^e siècle), de Mézence (vii^e siècle), d'Hostilius (vii^e siècle), de Tarquin (iv^e siècle), de Servius Tullius (iv^e ou iii^e siècle), de Vibenna (vi^e siècle) ou de Publius Valerius (v^e siècle). Ces inscriptions rendent au moins

vraisemblables certains de ces personnages du récit des origines transmis par les textes (de Tarquin à Publicola), et indiquent que les noms des autres (d'Énée à Hostilius) sont effectivement anciens.

Entre l'archéologie et la tradition littéraire, il y a donc souvent un échange de rôles qui justifie le principe d'une comparaison systématique de ces deux types de données. On ne les confondra cependant pas : le document archéologique, s'il est contemporain des périodes étudiées et s'il peut être daté, reste néanmoins toujours de nature aléatoire et lacunaire ; il est muet et sa signification n'est qu'implicite, là où les

textes sont bavards et explicites. Il s'agit donc de deux ensembles dont les spécificités et la cohérence interne doivent être respectées : ce n'est qu'au terme de déductions appropriées à chaque type de documents que l'on pourra essayer de comparer les résultats obtenus d'abord séparément de part et d'autre. C'est ce que nous allons maintenant faire, en relisant le récit des origines de Rome à la lumière des nouvelles découvertes, exposées précédemment, et des nouvelles problématiques qu'elles ont suscitées.

Qu'en est-il d'abord d'Énée et des autres figures mythiques présentes dans la tradition antique ? Disons tout de suite

que, pour les personnages appartenant aux temps antérieurs à la naissance de l'*Urbs*, la question de leur historicité ne se pose pas. Il est clair qu'il ne s'agit pas de figures réelles, mais le débat n'en est pas clos pour autant. En général, les Modernes ont formulé trois types d'hypothèses, consistant à voir dans ces noms ou le souvenir enjolivé de données réelles, ou la trace d'une élaboration légendaire née à l'époque archaïque (vii^e-vi^e siècle av. J.-C.), ou encore une invention de l'érudition hellénistique ou classique.

Pour Énée, différents indices ont conduit la recherche récente à admettre une datation au iv^e siècle av. J.-C. au moins

: on a en effet retrouvé à Lavinium un tumulus correspondant, semble-t-il, à celui que Denys décrit en l'attribuant au héros troyen ; datant du vii^e siècle av. J.-C., il a été remanié au iv^e siècle. Or, le mythe d'Énée en Latium est calqué sur celui de Latinus, auquel était par conséquent peut-être consacré, selon nous, le monument de Lavinium dans son premier état. Tout se passe donc comme s'il y avait eu substitution au mythe de Latinus, symbole de souveraineté et d'identité des Latins, de celui d'Énée, choisi par les Romains comme leur ancêtre fondateur. Le nom de Latinus, maintenant attesté par une inscription de Grande-Grèce du vi^e siècle av. J.-C., n'a pas été inventé par l'érudition

hellénistique, mais il servait aux Latins, réunis chaque année sur le mont Albain pour célébrer le sacrifice du *Latiar*, à désigner leur mythique ancêtre roi. Si la chronologie de la légende énéenne reste discutée, sa signification a été bien éclairée par nombre de travaux récents : il apparaît que les mythes grecs présents dans la péninsule italienne ont été utilisés, d'un commun accord, par les indigènes et les colonisateurs grecs (ou leurs prédécesseurs), comme un instrument de dialogue et d'échange. Se dire descendants d'Énée, et être reconnus comme tels par les Grecs, c'était, pour les Romains, à la fois affirmer leur différence par rapport à l'hellénisme tout en entrant de plain-

piéd dans l'univers prestigieux du mythe grec. En cela, d'ailleurs, ils se distinguaient – et sans aucun doute volontairement – de leurs voisins étrusques : ces derniers, au contraire, avaient poussé très loin leur assimilation de la culture hellène, jusqu'à se vouloir eux-mêmes des Grecs, comme le montre clairement l'exemple des fresques de la tombe François, datée du iv^e siècle av. J.-C. et située à Vulci. Si donc les Romains se sont définis comme Troyens, c'est aussi parce que les Étrusques, leurs voisins et ennemis, se disaient Grecs.

On souligne en général le caractère artificiel et tardif de la figure d'Évandre

: il est clair en tout cas que le dossier des présences égéennes (post- et paramycéniennes) en Latium et à Rome même est en train d'évoluer fortement. L'analyse linguistique démontre (P. Flobert, dans *Rev. de philologie*, 85, 2011), dans certains cas, que les Latins ont été en contact direct avec des locuteurs du grec mycénien (écrit en linéaire B), notamment des marchands d'épices. Déjà considérée comme très ancienne sur des critères mythographiques, la légende de Cacus, quant à elle, a pris une nouvelle signification après les découvertes archéologiques qui montrent que le forum Boarium est sans doute la zone la plus anciennement fréquentée sur le site

romain. F. Coarelli interprète l'aire de débarquement du forum Boarium comme un espace d'échanges, une espèce de port franc, ouvert aux étrangers, sur le modèle des *emporìa* identifiés à Gravisca près de Tarquinia, à Pyrgi et ailleurs. Différents indices, notamment toponymiques, font voir le rôle premier du forum Boarium et l'importance qu'a eue le commerce du sel dans le développement du site romain : c'est au forum Boarium en effet qu'aboutissent les voies les plus anciennes de Rome, et en particulier la *uia Salaria*, au nom parlant ; après le passage de l'île Tibérine, en face, elle se prolonge par la *uia Campana*, qui est la route menant au *campus salinarum* de l'embouchure du

Tibre, autrement dit les marais salants d'Ostie. Comme son nom l'indique, le forum Boarium (« marché aux bestiaux ») est donc une foire où les bergers descendus des montagnes sabinnes viennent échanger leurs bêtes contre le sel recueilli près de la mer et stocké au Forum Boarium, où un endroit portait le nom de Salines. La rareté et l'importance du sel dans le Latium et l'Italie protohistoriques ont été soulignées par A. Giovannini, et on peut identifier dans ce contrôle de la précieuse denrée l'une des causes de la naissance de Rome.

Passons maintenant aux temps de la monarchie : la doctrine classique est que

les débuts en seraient entièrement légendaires, tandis que la fin appartiendrait déjà en bonne partie à l'histoire. Or, les recherches récentes ont pulvérisé cette ligne de démarcation. Elles remettent en question les datations jusque-là admises du début de la cité romaine à la fin du vii^e siècle et au milieu du vi^e siècle av. J.-C. : selon cette théorie, dont on peut suivre l'élaboration tout au long du siècle dernier et qui a trouvé sa forme la plus aboutie dans les travaux de C. Ampolo et de T. J. Cornell, Rome ne serait née qu'à partir du moment où le Forum est devenu un espace public, avec le drainage de la vallée par de grands travaux dont la tradition gardera le

souvenir et avec l'aménagement de lieux emblématiques comme le Comitium et le temple de Vesta, qui auraient fourni à la cité naissante le lieu de réunion et le foyer commun qui lui manquaient et dont elle avait besoin pour exister. Quant à la légende qui concentre le moment de la fondation de Rome sur la délimitation sacrée du Palatin opérée par Romulus au moyen de la construction d'un mur, il ne pouvait s'agir, dans cette conception, que d'une fable dénuée de tout fondement réel ou, au mieux, fondée sur de vagues souvenirs de l'occupation protohistorique du Palatin. On comprend, dans ces conditions, le bouleversement historiographique et scientifique né de la découverte, par A.

Carandini, d'une fortification palatine datable des années 775-750 av. J.-C. ! Jusque-là, les chercheurs avaient totalement récusé le modèle antique de la fondation de cité pour lui substituer celui de devenir urbain et de formation progressive : les nombreux vestiges antérieurs au viii^e siècle sur le site romain ne prouvaient-ils pas que Rome existait déjà avant cette période, ou, plus exactement, que le passage du « pré-urbain » au « proto-urbain » y était déjà en acte ? En réalité, il entre beaucoup de finalisme et de nominalisme dans ces catégories dont la recherche contemporaine fait grand usage. Quoiqu'on en ait dit, un mur n'est pas un tessou : c'est un vestige topique – lié au

lieu qu'il défend ou délimite –, daté et politique au sens exact du terme, car il est le produit d'une communauté. Il n'est pas question de nier que le Palatin et ses abords aient été occupés avant le viii^e siècle : c'est le cas, nous l'avons vu, et la légende ne dit pas autre chose quand elle parle d'Évandre et de Cacus... Mais un mur est une structure pour ainsi dire événementielle, il introduit une césure dans le temps autant que dans l'espace. Il semble en outre que les grosses pierres retrouvées parmi les matériaux du mur aient correspondu aux changements d'orientation de celui-ci, ce qui permettrait d'y voir la marque d'une délimitation préparatoire. Ainsi A. Carandini y reconnaît-il la trace du

moment précis et du rite même de la fondation romuléenne. En tout cas, l'épisode romain s'insère bien dans le phénomène général de structuration défensive qui caractérise alors le Latium : il est d'ailleurs frappant de constater, avec A. Ziolkowski, que le territoire des habitats latiaux des périodes IIIB/IVA, tel qu'il est reconstitué par les archéologues, correspond assez exactement à celui connu pour les villes latines des périodes historiques. Comme l'observe ce savant, c'est bien la preuve que la cité naît en Latium à partir de la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C. D'ailleurs, ni le Comitium ni le sanctuaire de Vesta ne peuvent être désormais considérés comme des

preuves d'une naissance tardive de la communauté romaine : le premier lieu de réunion de la nouvelle cité palatine se situerait plutôt aux « anciennes curies », *Curiae Veteres*, localisées maintenant à l'angle n.-e. du Palatin, près de l'arc de Constantin, tandis que les débuts du Comitium sont peut-être plus anciens qu'on ne l'imaginait ; et les fouilles les plus récentes révèlent une chronologie haute pour l'aire sacrée de Vesta. Mais les indices d'historicité d'une Rome romuléenne et palatine ne sont pas tous archéologiques : l'existence d'une porte dite Romaine (*Romanula* ou *Romana*) sur le Palatin prouve, selon nous, que la ville de Rome avait d'abord été située sur cette colline et limitée à elle. Il

existe en effet à Rome plusieurs autres exemples de portes tirant leur nom du lieu où elles se situent. Quant au mot *urbs*, considéré souvent comme de provenance étrusque et validant de ce fait une datation tardive de la cité romaine, les linguistes (par ex. C. M. Driessen, dans le *Journal of Indo-European Studies*, 29, 2001 ; J.-P. Brachet, dans *Latomus*, 63, 2004) lui attribuent aujourd'hui une origine indo-européenne. La légende romuléenne de la fondation de Rome a donc une vraisemblance et une consistance historiques.

Ainsi, formation et fondation ne s'excluent plus : la première permet et

prépare la seconde, en donnant au site romain la masse critique nécessaire à de nouvelles évolutions. Dès le début, le rôle du Palatin est central. Quant à l'aménagement du Forum, il ne marque pas la naissance de la cité, mais bien plutôt son entrée dans l'âge de raison. Rien ne sert alors de souligner que le mur du Palatin n'est pas le premier vestige d'occupation permanente. Car ce qui importe, c'est que les Romains ont décidé de considérer cet épisode – qui n'était certes pas le premier et ne serait pas le dernier – de leur devenir urbain comme le début absolu – ou presque – de leur histoire, de leur mémoire collective et de leur espace-temps. Et cela, c'est un fait pleinement historique.

Dès lors, la coïncidence entre les chronologies littéraire et archéologique de la fondation cesse d'en être une : on a souvent exagéré les variations de la première qui, à l'exception de Timée et d'Ennius, se place toujours au viii^e siècle av. J.-C. (Fabius Pictor : 748 ; Polybe : 751 ; Atticus, puis Varron : 753 ; Cincius Alimentus : 728). Or il s'avère que la date de la fondation de Rome a été le repère préalable qui sert à déterminer, en fonction de la date de l'avènement de la République, la durée canonique de deux cent quarante-quatre années attribuée à la période royale. Cette durée ne résulte pas, en effet, comme on le dit souvent, d'un total de sept générations de trente-cinq ans,

puisque dans l'état le plus ancien de la tradition, la monarchie s'étendait sur six et non sept générations, Tarquin le Superbe étant le fils, et non le petit-fils de Tarquin l'Ancien. La date de la fondation de Rome est donc une donnée première. D'une manière ou d'une autre, Rome conservait la mémoire de sa fondation, chaque année commémorée par la fête des *Parilia*, et perpétuée, sur le Palatin même, dans la zone s.-o. où les fouilles ont mis au jour un habitat latial, par des lieux-dits aux noms évocateurs : *Lupercal*, *Roma quadrata* et la *casa Romuli*, cette cabane de type protohistorique qui restera pieusement entretenue jusqu'à la fin de l'Empire. Les Romains ont eu plus tôt qu'on ne le

croit la capacité de fixer par écrit certaines informations ; sans penser aux fameuses *Annales pontificales*, qui ne paraissent pas avoir commencé avant l'ère républicaine, on évoquera ici une découverte récente : un fragment de vase, datant de la fin du vii^e siècle av. J.-C. et trouvé en 1977 à Ficana, porte, inscrit avec des caractères romains (qui sont sans doute d'origine étrusque), le chiffre 54...

Bien entendu, beaucoup d'interrogations subsistent, sources, parfois, de vives polémiques : citons notamment celles qui concernent la découverte récente de plusieurs tombes sur les débris du premier mur du Palatin où, par ailleurs,

de nombreuses fosses sépulcrales viennent d'être identifiées. Or la muraille du Palatin avait été, peu ou prou, assimilée au *pomerium*, cette limite sacrée à l'intérieur de laquelle il était interdit d'ensevelir des morts. Peut-on expliquer, avec A. Carandini et D. Briquel, les tombes sur les restes du premier mur comme les traces de sacrifices humains destinés à expier l'arasement de l'enceinte, sacrifices dont le mythe de Remus aurait conservé le souvenir ? D'autre part les tombes à l'intérieur de la colline sont-elles plus anciennes que le mur ou faudra-t-il remettre en question, sinon l'identification du mur avec le *pomerium*, du moins la définition

originelle de ce dernier ? La délimitation produite par la muraille avait, nous semble-t-il, pour finalité l'unification d'une colline jusque-là occupée par des habitats dispersés. Dès maintenant, on peut voir à Fidnes, tout près de Rome (Villa Spada), la reconstruction à l'identique d'une cabane de la phase IIIA découverte sur place : ses murs en pisé, qu'entourent des piliers de bois soutenant la charpente, son toit recouvert de chaume permettent d'imaginer l'aspect des cases dont a été faite cette première Rome. Contrairement à ce qu'on avait pensé, il est désormais démontré que les familles de ce temps pouvaient subsister en cultivant un terrain de seulement un demi-

hectare, soit les deux « jugères » distribués, selon la tradition, par Romulus à ses compagnons.

L'épisode sabin constitue l'autre pôle de la légende romuléenne. On y voit en général la représentation symbolique, et focalisée sur le premier règne, d'un fait probable de civilisation : l'influence d'un peuple sur un autre, les Sabins étant les voisins des Romains et n'étant séparés d'eux par aucun obstacle géographique majeur. Ainsi la Rome de l'époque classique aurait-elle mis en scène sa capacité à intégrer d'autres peuples. Jacques Poucet interprète plus précisément la légende comme la transposition d'événements postérieurs :

une situation de guerres endémiques entre Sabins et Romains caractérise en effet la fin du vi^e siècle et le v^e siècle av. J.-C. ; en 504 av. n. è., le noble Sabin Attius Clausus vient s'installer à Rome avec une suite nombreuse ; en 460, son compatriote Apius Herdonius s'empare même du Capitole. Ainsi la légende aurait-elle placé aux temps des origines de la Ville une histoire en réalité beaucoup plus tardive. Il est vrai que l'on ne saurait plus considérer la dualité des rites funéraires (incinération et inhumation) sur le site romain comme la preuve d'une différenciation ethnique. Ce qui ne veut pas dire, toutefois, comme on le croit trop souvent, que le site romain durant les premières phases

latiales ait été occupé par la même ethnie ! Il est de fait que l'espace romain semble avoir gardé les traces d'une bipartition originelle : deux confréries religieuses parmi les plus anciennes de la Ville, les Saliens et les Lperques, étaient divisées en deux collèges, l'un étant sur le Palatin, l'autre sur le Quirinal. A. Ziolkowski a montré par ailleurs que les temples de la Rome républicaine se répartissaient pour l'essentiel sur ces deux collines, et cette observation tire son importance du fait qu'elle ne doit rien à la tradition littéraire. Dès 1993, M. Pallottino soulignait, de ce point de vue d'une éventuelle dualité romano-sabine, l'intérêt des recherches géologiques

montrant la réalité de la véritable coupure topographique que constituait, à l'ère latiale, la vallée du Forum. Pour toutes ces raisons, la question de l'historicité de l'épisode sabin doit sans doute être reposée : il faudrait voir alors comment ce dualisme originel pourrait se concilier avec la tripartition institutionnelle établie par les trois tribus romuléennes.

Demandons-nous maintenant si, pour les règnes suivants, on peut, de même, passer de la légende à l'histoire. La réponse diffère assurément selon les cas. J. Heurgon attribuait aux milieux sacerdotaux une grande influence dans l'image donnée de Numa par la tradition

: hypothèse très plausible. Peut-on aller plus loin et redonner une certaine réalité à ce règne éminemment religieux ? Indéniablement, l'archéologie identifie un phénomène qui pourrait correspondre à cette tradition : vers la fin du vii^e siècle av. J.-C. apparaissent les premiers dépôts votifs, et des espaces sacrés commencent à être aménagés. Il reste que, selon la chronologie littéraire, ce phénomène aurait dû se produire au début et non à la fin du vii^e siècle. Il faudra donc voir si les évolutions actuelles dans la chronologie latiale, ou bien l'identification, dans l'aire de Vesta, de vestiges de type palatial remontant au viii^e siècle, pourraient rapprocher ici légende et histoire. Pour

le reste, les traditions sur Numa reflètent des influences hellénisantes datant des contacts postérieurs de Rome avec la Grande-Grèce et qui ont été souvent mises en lumière.

Tullus Hostilius passe avant tout pour le destructeur d'Albe : or Albe n'a jamais existé ! Les monts Albains ont été, nous l'avons vu, une région prospère et peuplée, notamment dans les toutes premières phases latiales, mais il s'agissait d'une fédération de villages, non d'un centre unique. Des recherches approfondies ont permis de démontrer qu'au diagnostic de l'archéologie, qui montre la dispersion des habitats, répond celui de la philologie, qui montre

que les Anciens eux-mêmes ne savaient pas où était Albe et en proposaient plusieurs localisations différentes. C'est la grande fête fédérale du *Latinar*, célébrée chaque année sur le mont Albain, dans un site non urbain, qui leur avait fait imaginer une ville disparue, dont seul le sanctuaire principal aurait survécu : exemple typique d'étiologie religieuse. Cette *Alba* était dite *Longa*, car elle leur semblait s'être étendue sur toute la zone occupée par de multiples villages bordant le lac Albain, et en réalité distincts les uns des autres. L'inexistence d'Albe en tant que centre urbain n'implique cependant pas celle de Tullus Hostilius ; la nette croissance que connaît Rome à partir de la moitié

du vii^e siècle a dû, pour une bonne part, se faire à partir du vivier albain : la démographie historique établit en effet que les sociétés anciennes ont une croissance naturelle très faible. On peut donc présumer que des conflits entre Romains et Latins ont pu aboutir à des déportations forcées de ces derniers sur le site romain. D'ailleurs, contrairement à ce qu'on aurait pu croire, le gentilice Hostilius, attesté épigraphiquement, appartient à l'onomastique archaïque. Sur le Comitium, l'édifice identifiable comme la *curia Hostilia* des textes a un premier état datable du vii^e siècle, il est vrai pour une période plus tardive que celle attribuée au troisième roi de Rome. Quant au *Tigillum Sororium* mentionné à

propos du retour d'Horace, la recherche contemporaine a pu le localiser : ce monument se trouvait au pied de la Velia, et il doit être mis en relation avec la fortification (*murus terreus*) qu'avait encore vue Varron aux Carines ; il s'agissait d'une porte de la Rome d'avant la réorganisation servienne.

Le règne d'Ancus Marcius clôt la période latinosabine de la monarchie romaine : dans les années 1970, on avait cru trouver la meilleure preuve de son historicité avec la découverte du site de Castel di Decima, où l'on localisait Politorium, en y cherchant, en vain du reste, les preuves archéologiques de la prise de la ville par ce roi. En réalité,

Castel di Decima, qui a révélé la splendeur de l'orientalisant latial, doit plutôt, comme l'a proposé récemment F. Coarelli, être identifié avec une autre cité appelée Solonium. C'est dans la logique générale de la légende qu'il faut chercher les indices d'une histoire réelle : placés sur la carte, les sites latins mentionnés par la tradition à propos d'Ancus Marcius montrent que son règne est celui d'une descente vers la mer, d'une conquête de la plaine littorale par Rome. La prise de contrôle des trafics liés au sel apparaît comme l'un des éléments qui peuvent expliquer ces initiatives apparemment disparates que sont la création du pont Sublicius, la fortification du Janicule et la fondation

d'Ostie (dont le site a, contrairement à ce qu'on a longtemps pensé, été fréquenté dès la protohistoire). Il est vrai que, pour l'instant, sur le terrain, seules des découvertes récentes à Rome, a u *Tullianum* (site de la prison), pourraient coïncider avec la légende. Cependant, la cohérence, que l'on n'ose dire géopolitique, de cette dernière a sans doute une valeur historique. S'il s'agit d'un cadre artificiel mis en place par la tradition (ce qu'on croirait plus volontiers s'il était tracé et souligné par elle, et non reconstitué par la recherche moderne), il est frappant en tout cas de voir combien il correspond aux développements de la civilisation latiale révélés par l'archéologie.

Avec Tarquin l'Ancien commence ce qu'on appelle souvent la monarchie étrusque, en fonction de l'origine attribuée à ce roi et à son successeur du même nom. Très longtemps, on a dit que Rome n'avait commencé à exister comme ville qu'avec les Étrusques, à partir de la fin du vii^e siècle. Le nom même de Rome était alors considéré comme étrusque. Or la tendance actuelle est à redimensionner nettement, non sans excès parfois, le rôle des Étrusques dans le développement de Rome, dont le nom est plutôt rattaché aujourd'hui à une origine latine ou italique. C'est, dit-on, qu'il n'y a jamais eu de nation étrusque unie, mais seulement une multitude de cités, toujours divisées ; surtout, on

s'aperçoit de plus en plus du caractère ethniquement ouvert qui était celui des sociétés de l'Italie archaïque. En ce sens, l'arrivée à Rome d'un Étrusque, d'ailleurs à moitié grec, comme Tarquin, correspond à des situations attestées, un peu partout dans la péninsule, par des inscriptions aussi bien étrusques que latines : de fait, la tradition littéraire présente le départ de Tarquin pour Rome comme l'initiative privée d'un individu, non comme l'invasion d'une armée. En réalité, l'archéologie a montré que la Rome archaïque appartenait à la même civilisation que les cités étrusques, celle qu'après S. Mazzarino on nomme la *koinè* étrusco-italique. Simplement, les secondes

garderont la marque de cette culture beaucoup plus longtemps que la première, engagée à partir du v^e siècle av. J.-C. dans une mutation profonde, et c'est pourquoi les annalistes romains, en rencontrant dans leurs sources certains traits archaïques, auront l'impression qu'ils sont d'origine étrusque. L'archéologie ne met d'ailleurs pas en question l'apport étrusque : mais elle montre plutôt qu'il est présent dès les débuts de Rome, avec, en particulier, une nette influence de Véies au viii^e siècle av. J.-C. Or la tradition littéraire, comme le remarque T. J. Cornell, souligne la précocité de l'influence étrusque en la mentionnant dès les temps de Romulus. On ne parlera donc pas

d'une Rome étrusque, même si l'un des quartiers de la Ville était dit étrusque, *uicus Tuscus* : en plein vi^e siècle av. J.-C., l'inscription publique du *Lapis niger* est rédigée en latin, signe de l'autonomie linguistique et sans doute politique de la cité. Il y a aussi, il est vrai, plusieurs inscriptions, en général fragmentaires, rédigées en étrusque, mais elles sont d'ordre privé. Pour toutes ces raisons, on écartera l'idée d'une monarchie purement étrusque, même si l'origine étrusque des Tarquins semble un fait incontestable. L'apparition du premier roi de ce nom inaugure, dans la légende, une période qu'on peut considérer en bloc puisqu'elle se termine, un siècle plus tard, avec un second Tarquin, dont

le règne reproduit beaucoup de traits de celui du premier.

Depuis quelques décennies, la tradition sur les trois derniers rois de Rome est de plus en plus considérée comme contenant de l'histoire, fût-elle déformée. C'est que l'on dispose ici de sources externes, et souvent plus anciennes que les textes. Il s'agit d'abord des fresques de la tombe François à Vulci, datées du iv^e siècle av. J.-C., où l'on voit s'affronter des personnages portant des noms qui correspondent à ceux de la légende : un *Macstrna* délivre un *Caile Vipinas* dont l'un des adversaires est appelé *Tarchunies Rumachs*, « Terquin de

Rome ». Or on sait, par un discours de l'empereur Claude, citant des sources étrusques, que *Mastarna* était le nom que les Étrusques donnaient à Servius Tullius, information qu'il n'y a pas de raison de mettre en doute, comme on le fait parfois. Depuis longtemps, on a reconnu derrière l'étrusque *mastarna* la transformation du latin *magister* : signe du rôle éminent joué à Rome par Servius ou par son chef Caele, s'il est vrai, selon une hypothèse de M. Pallottino, que le suffixe de *mastarna* marque un rapport de dépendance. Ainsi Tarquin de Rome, Servius Tullius-Mastarna, Caele Vibenna prennent-ils une consistance historique. Parallèlement, l'archéologie du site romain, montrant la

réalité de la transformation urbaine de Rome au vi^e siècle av. J.-C., vient confirmer la légende qui, on l'a vu, attribue aux Tarquins une œuvre considérable dans ce domaine. Sur un plan plus général, la découverte, par l'épigraphie, de la mobilité des élites archaïques ainsi que l'importance des influences grecques, et notamment corinthiennes, en Étrurie apportent à la légende des Tarquins un éclairage précieux. Il s'agit du reste non pas de prendre la tradition à la lettre, mais de comprendre le mécanisme et les motifs de ses affirmations ; il est ainsi évident qu'en concentrant sur trois rois seulement plus d'un siècle d'histoire, elle a au moins menti par omission : en

réalité, Rome a dû connaître non pas deux, ni un seul comme on le pensait autrefois, mais bien plusieurs rois portant le nom de Tarquin.

Caelius Vibenna, quant à lui, est un bon candidat pour le rôle, déjà connu des Anciens, de huitième roi de Rome ; la tradition érudite lui donnait un frère prénommé Aulus : or ce nom se retrouve sur deux vases étrusques du vi^e et du v^e (ou iv^e ?) siècle av. J.-C. ; et, à la fin de la monarchie, Porsenna pourrait fort bien être, lui aussi, un de ces « rois cachés » ; l'érudition antique se souvenait, en effet, qu'il avait pris Rome et l'avait contrainte à un traité inégal, ce que l'annalistique a déguisé en une offre

de paix de la part du roi, qu'elle montre renonçant noblement au siège de l'*Urbs* : Porsenna a dû plutôt vouloir prendre à Rome la place des Tarquins et, comme le confirme la Chronique de Cumès, ville alliée aux Latins, s'opposer pour cela à la ligue latine. On devine donc des rois plus nombreux que le trio de la tradition, des règnes interrompus, des prises de pouvoir violentes, des occupations, plus ou moins prolongées, de Rome ou de certaines de ses collines (le Caelius) par des armées de « condottieres » (J. Heurgon) venues de différentes cités étrusques. C'est pourquoi les incertitudes de la tradition littéraire, qui porte ainsi la trace de profonds remaniements, conjuguées à

celles de l'archéologie, rendent sans doute illusoire la recherche de correspondances trop précises entre le récit annalistique et les résultats des fouilles. On se souvient que la transformation de la vallée du Forum en espace public grâce à des terrassements préalables, qui seuls ont pu lui donner sa fonction et, sans doute, son nom de *Forum Romanum*, est datable vers 625 av. J.-C., voire d'un peu avant : elle est donc antérieure à l'arrivée au pouvoir de Tarquin, que la tradition, dans son premier état, ne datait peut-être pas d'avant 580 av. J.-C. Il est gênant également de ne pas retrouver sur le terrain traces de la *Cloaca maxima*, qui ne paraît pas antérieure au v^e siècle av.

J.-C. : l'importance des travaux de canalisation et de drainage réalisés à Rome à partir de la fin du vii^e siècle reste cependant incontestable. Peut-être ont-ils conduit la tradition à focaliser sur un seul ouvrage, par une espèce d'amplification rhétorique et symbolique, le souvenir d'interventions à la fois plus modestes et plus nombreuses.

Que dire encore de l'absence de preuves d'un usage romain de la monnaie au vi^e siècle av. J.-C. ? On peut récuser sans autre forme de procès la légende de l'introduction de la monnaie à Rome par Servius Tullius. Mais H. Zehnacker a mis en lumière la valeur, certes

prémonétaire, qu'a la possession du bronze dans la Rome archaïque, où elle est signe de statut social, et il propose donc de voir dans la réforme attribuée au roi par la tradition la décision d'utiliser une unité de poids commune à toute la cité, la livre : non pas, donc, une création de la monnaie, mais une première, et décisive, étape dans cette direction.

Ailleurs, sur le Capitole, la légende semble aujourd'hui éclairée par les recherches récentes qui prouvent maintenant l'ampleur du nivellement opéré au vi^e siècle av. J.-C. pour combler la dépression entre les deux sommets primitifs de la colline, et

permettre, sur la surface ainsi arasée, l'édification d'un grand sanctuaire ; l'importance et la durée de l'opération expliqueraient que l'annalistique ait attribué, par une répétition qui semblait jusqu'ici artificielle, la construction du temple de Jupiter aux deux Tarquins : c'est que l'édification du temple poliade aura été, à l'instar d'une cathédrale, non l'œuvre d'un monarque, mais celle d'une dynastie. Du reste, les splendides statues de terre cuite (notamment un Apollon) découvertes à Véies au début du siècle dernier (et visibles au musée de la villa Giulia) rendent très vraisemblable la tradition d'une décoration du temple capitolin faite par un artisan venu de cette ville.

Le récit antique lie la construction du temple capitolin à la prise de la très riche ville de Suessa Pometia – qui, selon M. Steinby, serait le premier nom de Satricum ; la réalité maintenant prouvée des grands travaux alors réalisés sur le Capitole conforte indirectement l'image, chère à la légende, d'une Rome puissante en Latium. La question plus générale des rapports de l'*Urbs* avec les peuples voisins, surtout latins, reste néanmoins posée : la recherche actuelle se plaît à évoquer, selon une expression de G. Pasquali (1936), « la grande Rome des Tarquins ». S'agissant de la ville elle-même, cette formule n'est, nous l'avons vu, guère contestable ; le problème est

de savoir ce qu'on peut en inférer pour l'ensemble du Latium. Le grand historien A. Alföldi, se référant au rôle modeste (selon la tradition) de Rome au v^e siècle av. J.-C., niait avec vigueur qu'un siècle auparavant, du temps de ses rois, Rome ait pu être puissante à l'extérieur. De fait, A. Piganiol avait depuis longtemps démontré que le romanocentrisme exclusif de l'annalistique lui fait souvent présenter comme romaines des initiatives et des victoires qui ont dû résulter en fait d'actions menées en commun par les Romains et les Latins. Mais l'histoire n'est pas toujours linéaire (le v^e siècle ne prouve donc rien) et, sans aucun doute, les nouvelles découvertes

archéologiques faites à Rome changent la donne. Il reste qu'il y a, pour un État, bien des manières de contrôler une région et bien des degrés dans l'intervention extérieure ; si, parmi les spécialistes actuels, les uns (c'est notre cas) valident le schéma d'une domination romaine exercée directement sur les Latins, grâce notamment à la ligue du sanctuaire de Ferentina, d'autres le récusent : E. Gabba souligne ainsi les signes de faiblesse de Rome, décelables selon lui dans les clauses du traité conclu par elle avec Carthage vers 509 av. J.-C. La discussion reste donc ouverte.

Quoi qu'il en soit, Rome se transforme

beaucoup à la fin du vii^e siècle et au vi^e siècle : en particulier au Forum, là où la tradition plaçait le combat entre Romains et Sabins ainsi que la tombe de Romulus ; sur le Capitole, là où le fondateur passait pour avoir créé le temple de Jupiter Férétrien et où il aurait eu aussi une demeure ; sur le Palatin, la colline primordiale et romuléenne entre toutes. Ces interventions tarquino-serviennes dans des lieux « romuléens » sont si importantes qu'elles conduisent aujourd'hui nombre de savants à l'idée que la légende de Romulus ne serait elle-même qu'une invention des rois du vi^e siècle. La preuve littéraire de cette création relativement tardive de la

légende serait apportée par le fait que le règne de Servius Tullius présente avec celui de Romulus des analogies fortement soulignées par la tradition. Ainsi Romulus serait-il tout entier du côté du mythe et ne devrait-il rien à l'histoire. Il n'est pas question, bien sûr, de nier la part du mythe dans les traditions sur le premier roi de Rome : elle est évidente avec des thèmes comme la gémellité, l'animal-totem, la vierge fille d'un dieu, la salvation des eaux, le fratricide, la résurrection, thèmes dont l'étrangeté fournira plus tard tant d'arguments aux adversaires de Rome, qu'ils soient étrusques, grecs, carthaginois ou gaulois. Mais la légende de Romulus n'est pas qu'un composé

d'universaux mythiques, d'une atmosphère d'ailleurs bien plus proche de la préhistoire que de la *koinè* étrusco-italique, elle est aussi enracinée dans un temps et dans un espace qui sont ceux de Rome. Il y aurait beaucoup d'objections à opposer à cette conception qui revient à proposer, avec subtilité, un retour à la datation usuelle d'une naissance de Rome aux vii^e-vi^e siècles av. J.-C. ; on se contentera ici de renvoyer aux données de fait mentionnées précédemment : voir dans la légende de Romulus une invention archaïsante et tardive revient à faire comme si ces découvertes nouvelles n'avaient pas eu lieu. À vrai dire, ce qui semble en cause, c'est la définition

ordinaire du mythe comme antithèse de l'histoire, à laquelle il s'opposerait tel le faux au vrai, le néant à l'être. En fait, la transformation du réel en mythe est un trait fondamental d'une société primitive comme la Rome archaïque. Or ce passage de l'histoire à la légende n'est pas, contrairement à ce qu'on croit trop souvent, un processus postérieur aux événements. L'ethnologie comme l'anthropologie historique invalident ce schéma trop simple qui procède, en dernière analyse, de la condamnation jadis portée par l'hypercritique et le positivisme sur la légende romaine. La première Rome est, idéologiquement, un monde de l'éternel retour à partir d'une fondation de la Ville qui vaut comme

création du monde : le mythe annonce et prépare l'histoire, qui n'est vécue et interprétée qu'à travers lui, dans un recommencement sans fin. C'est pourquoi le mythe romuléen présente tant d'aspects venus du plus lointain passé, tandis qu'il fournira, pendant toute la période royale – et bien au-delà –, aux Romains le cadre où ils pourront penser leur histoire comme un destin providentiel. La légende du fondateur est donc l'instrument idéologique et religieux de l'expansion de la Ville : localisés d'abord au Palatin, des monuments romuléens comme le *mundus*, la Rome carrée, le figuier Ruminal, la statue de la louve, l'observatoire augural, le seront, quand

la ville grandira, également ailleurs, que ce soit au Forum ou au Champ de Mars. Alors, la duplication des lieux de mémoire accompagnera, et permettra, la croissance urbaine.

Ce n'est pas non plus longtemps après son règne que la figure de Servius Tullius a été assimilée à celle de Romulus ; c'est beaucoup plus probablement le roi réformateur lui-même qui, avec ses partisans, se sera présenté à ses contemporains comme un nouveau fondateur de la cité. Ces considérations valent aussi pour les autres rois de Rome : à la limite, on pourrait dire que c'est précisément leur caractère légendaire qui garantit leur

existence historique ! Cet apparent paradoxe trouve une confirmation indirecte dans le traitement que réserve la légende à la révolution par où finit la monarchie romaine : de nombreux indices, en particulier épigraphiques – avec la découverte, à Satricum, en 1977, d'une inscription du début du v^e siècle av. J.-C. portant le nom de Publius Valerius, sans doute identifiable avec le Publicola de la tradition –, ont conduit en effet les chercheurs à abandonner l'idée, en faveur autrefois, d'un passage progressif au régime consulaire, terminé seulement vers 450 av. J.-C. La liste des consuls, transmise par des inscriptions (qu'on appelle les *Fastes*), il est vrai tardives, fixe du reste le début de la

République un demi-siècle plus tôt. Conformément à la légende, on pense donc aujourd'hui que la royauté romaine s'interrompt brusquement à la toute fin du vi^e siècle av. J.-C. Ce changement de régime marquait une nouvelle étape décisive dans l'histoire de la cité : or ce n'est sans doute pas un hasard si cette période troublée est précisément celle dont le récit est le plus chargé en mythes ; seule en comporte davantage la tradition sur le premier règne, dont le caractère légendaire révèle finalement, plus qu'il ne la cache, l'importance historique. C'est parce qu'il fut d'abord enraciné dans la réalité d'un temps et d'un espace que le mythe romuléen accompagnera toute l'histoire de la Ville

: beaucoup plus tard, Octave se présentera comme un nouveau fondateur, et bien plus tard encore, la fondation de Constantinople répétera celle de Rome.

Chapitre VII

La Rome des origines : les

dieux, les hommes, le roi

Savoir ce qui s'est passé aux origines de la cité n'est possible que si l'on se limite aux grandes étapes de son développement, car le détail des

événements, des dates et des personnes reste la plupart du temps hors d'atteinte. En revanche, la documentation maintenant disponible et les recherches menées sur les sources littéraires rendent tout à fait accessible, compte tenu de l'élargissement des problématiques apporté par l'essor des sciences humaines depuis un siècle, l'analyse des réalités religieuses, sociales et institutionnelles de la toute première Rome.

Commençons par la religion, pour rappeler qu'elle est, à ces époques protohistoriques, un fait social total, où s'expriment et se reflètent toutes les formes de l'activité et de la pensée

humaines. Ainsi n'y a-t-il pas alors – et à vrai dire il n'y aura sans doute jamais dans l'histoire de Rome – de séparation possible entre ce qui serait religieux, d'un côté, et ce qui serait d'ordre simplement politique, de l'autre : tout ce qui est religieux a une signification ou des implications politiques, et tout ce qui est politique (et, pourrait-on ajouter, social) a une traduction sur le plan religieux. C'est précisément parce que la religion structure l'ensemble de la société que l'on est en droit de chercher si elle a gardé des traces d'un phénomène aussi important que la naissance de la cité. Auparavant, il faudrait aussi pouvoir replacer ces évolutions dans le cadre plus général de

la religion romaine archaïque, ou plutôt des religions de l'Italie centrale aux époques protohistoriques, mais nous ne pouvons donner ici que quelques indications rapides. Soulignons, encore une fois, le caractère lacunaire et incertain de la documentation. Si l'on fait abstraction des multiples théories modernes et de leurs réfutations successives qui en encombrant trop souvent l'étude, les religions latine et romaine archaïques restent mal connues : il y a certes beaucoup de textes antiques concernant les cultes romains, mais ils sont tardifs, et véhiculent sans doute autant les idées de leurs auteurs que des informations objectives. Une religion évolue aussi avec le temps, et il

est souvent délicat de distinguer ce qui est plus ancien de ce qui l'est moins. On sait mieux, à dire vrai, ce que la religion des époques latiales n'était pas que ce qu'elle était, et on a cessé de la décrire *a priori* comme primitiviste, naturaliste et prédéiste.

En réalité, les débuts de la civilisation latiale se situent à une phase déjà avancée du développement des sociétés humaines autour du bassin méditerranéen, et bien après « la révolution de l'énéolithique ». Tout laisse penser, dans ce Latium de la fin de l'âge du bronze, à des systèmes de croyances et de rites particulièrement complexes. Le rite de l'incinération en

est un bon exemple ; dès les deux premières phases latiales, il met en œuvre une sémantique très élaborée qu'on ne retrouve pas ensuite avec la même cohérence : associée à la miniaturisation du mobilier funéraire, l'urne-cabane est en effet un objet à la fois réaliste et symbolique. Dans une dizaine de cas, elle est accompagnée par une statuette, probable représentation du défunt. Mais la signification du rite est loin d'être évidente : si on y voit d'ordinaire une manière d'héroïsation du défunt, avec une forme de compensation de la destruction opérée par l'incinération, A. M. Bietti Sestieri, suite à ses découvertes à l'Osteria dell'Osa, l'interprète plutôt comme une

précaution prise par les vivants pour se protéger du danger que représentent les morts, ce qui expliquerait en particulier la miniaturisation des armes durant les deux premières phases latiales. Ensuite, avec le passage à l'inhumation, d'autres rites, comme celui qu'elle appelle la déposition liminale (consistant à laisser d'abord la sépulture ouverte pour hâter la décomposition du corps), traduiraient la même précaution. On mesure à ce dernier exemple, dont on ne pouvait encore soupçonner l'existence il y a quelques années (les sources littéraires n'en disent rien), combien nos connaissances sur le fait religieux aux origines de Rome restent incomplètes. Il est sûr, en tout cas, que l'influence latine

est très importante, ce que dit du reste la tradition littéraire : à eux seuls, par exemple, les monts Albains ont livré plus de la moitié des urnes-cabanes trouvées dans tout le Latium. Cette religion des périodes latiales est, contrairement à ce qu'on en disait naguère en l'opposant de ce point de vue à ce qui se constate en Grèce, une religion riche en mythes. En réalité, c'est « l'interprétation grecque », *interpretatio graeca*, qui s'est accélérée à partir du vi^e siècle av. J.-C., au point de donner souvent une nouvelle identité aux vieilles divinités et de reléguer dans l'ombre la mythologie indigène. Mais la recherche actuelle tend au contraire à retrouver la richesse de cette dernière,

autour de figures divines comme celles de Faunus, dieu de la nature sauvage, devenu parfois Silvanus, dieu de la forêt, de Janus, dieu des commencements, ou de Volcanus, dieu du feu ; mais beaucoup d'autres seraient à citer, comme Saturne, Carmenta, Flora, Larentia, Liber, Anna Perenna, sans oublier ces anonymes, sans nom mais non sans importance, que sont les Lares et les Mânes. Cette liste, très incomplète au demeurant, est à l'image d'une religion foisonnante, particulièrement attentive au culte des morts ainsi qu'aux forces de la nature et à ses rythmes, qu'il s'agisse de la vie pastorale ou (dans une seconde phase, sans doute) agricole. *L'interpretatio graeca* commence

d'ailleurs très tôt : le sanctuaire du *Lapis niger*, interprété par F. Coarelli comme un sanctuaire de Vulcain, a livré un fragment de vase grec, daté vers 570 av. J.-C., et où l'on voit Héphestos, c'est-à-dire l'équivalent grec de Vulcain, arriver sur l'Olympe. Derrière la religion romaine archaïque, on entrevoit la ou plutôt les religions des peuples latins, sans pouvoir vraiment, du reste, la plupart du temps, reconstituer précisément le panthéon propre à chacun de ceux-ci. Tout polythéisme est, par sa nature, à la fois assimilateur et différentiel : c'est la raison pour laquelle il est toujours difficile d'identifier exactement le domaine d'action de bien des divinités qui ne

sont souvent pour nous que des noms, et toujours périlleux d'établir entre elles des équivalences fonctionnelles. On peut remarquer au moins la place que tiennent, dans ces anciens cultes, les dieux venus d'ailleurs ; la puissance d'assimilation des religions de l'Italie archaïque a été l'un des enseignements des découvertes faites à Pyrgi, où l'on voit la même divinité honorée conjointement par les signataires d'un traité, sous les noms d'Astarté et d'Uni. À Rome même, la présence, peut-être même antérieure à la cité palatine, d'Hercule au forum Boarium, témoigne sans doute d'influences venues de Chypre ou de Phénicie. Les tombes latiales des viii^e et vii^e siècles n'offrent-

elles pas en abondance, par exemple à Préneste, des objets venus de ces horizons lointains ? Une déesse comme Fortuna, honorée aussi au forum Boarium, présente d'ailleurs des aspects curieusement orientaux.

Le dossier des dieux auxquels les Anciens accordaient, sans qu'on puisse leur donner raison ou tort, une origine sabine – notamment Quirinus – doit au moins être mentionné dans ce contexte, et bien sûr aussi celui de Vesta, qui peut (doit ?) être rapprochée de la déesse grecque Hestia. Sur le Forum se trouvait une statue du dieu Vertumne dans lequel on reconnaît généralement le grand dieu étrusque Voltumna. En somme (et il y

aurait bien d'autres exemples possibles), Rome se montre accueillante envers les dieux d'autrui comme elle l'est envers les étrangers – qu'il s'agisse des hors-la-loi rejoignant Romulus ou de l'Étrusque Tarquin venant dans l'*Urbs* avec sa famille ; ce n'est bien sûr pas un hasard si la cité des dieux est aussi ouverte que celle des hommes. Mais, dans les deux cas, l'accueil vise à l'assimilation totale : Tarquin devient roi de Rome, et seuls les spécialistes actuels d'histoire des religions sont à même de déceler la provenance étrangère de tel ou tel dieu.

Ces religions latine et romaine qu'on dira des origines (pour faire bref, mais

inexact) se montrent aussi particulièrement aptes à forger des personnalités divines à partir de ce qu'on appelle des abstractions personnifiées : *Ops*, l'Abondance, est sans aucun doute très ancienne, de même que *Consus* (qui désigne la mise des céréales en silos), *Dius Fidius*, la Bonne Foi, *Ceres*, la Germination des Plantes, *Mercure* (où se reconnaît le mot *merx*, *mercis*, f. : la marchandise), *Venus* (d'un ancien mot neutre désignant le charme), et tant d'autres encore, dont *Ferentina*, honorée au débouché du canal du lac Albain, et qui nous paraît pour cette raison pouvoir être définie comme une déesse Pourvoyeuse (du verbe *fero*) de l'eau... Enfin, l'un des

traits de cette ancienne religion romaine est la présence d'aspects que l'on peut appeler magiques – bien que le mot et le concept soient réservés par la recherche moderne à la sphère privée. Le rite des Fétiaux rapporté par Tite-Live (I, 24, 7-8) en offre un exemple célèbre : ces prêtres romains célébraient la conclusion d'un traité par le sacrifice, exécuté avec une hache de silex, d'un porc à un Jupiter Lapis (= pierre) où on peut reconnaître le Jupiter Férétrien de la légende de Romulus. Les prêtres, en accomplissant le sacrifice, demandaient alors à haute voix que le parjure éventuel, fût-il le peuple romain, soit frappé par Jupiter comme eux frappaient l'animal. Avec A. Magdelain (1977), on

peut voir que « l'exécration contient un enchaînement magique qu'il ne faut pas hésiter à appeler primitif : le parjure sera foudroyé de la même manière que le porc est tué par le silex qui est la foudre elle-même ». Ainsi tout acte cultuel consacre-t-il une manière de contrat passé entre les dieux et les hommes, qu'il s'agit de formuler puis de respecter scrupuleusement. La recherche de l'exactitude la plus grande dans les énoncés, un rigoureux formalisme, la fréquence des impératifs, un net conservatisme sémantique : autant de caractéristiques de la prescription religieuse, qui ensuite, une fois venus les temps de la cité, aideront le droit et son langage à naître. C'est bien pourquoi

aussi cette perpétuation des formules et des rites antiques assurée par la religion a transmis tant d'extraordinaires témoignages sur les premiers développements de la cité romaine. Très tôt, les dieux furent présents sur le site romain : sans parler du nom même de Rome, qui pourrait se rattacher à celui de la déesse Rumina, plusieurs des collines du Tibre ont des noms qui renvoient aux dieux qui devaient y être honorés : le Palatin évoque les divinités Pales ou Palatua, le Capitole s'était d'abord appelé mont de Saturne (*Saturnius mons*) et l'Aventin, mont de Murcia (*mons Murcus*), tandis que le Janicule et le Quirinal sont dédiés à Janus et à Quirinus.

Mais le premier document véritablement éclairant est apporté par Pline l'Ancien dans son encyclopédie (*Histoire naturelle*, III, 69) : il s'agit de la liste des peuples du Latium qui participaient, sur le mont Albain, au grand sacrifice annuel dit *Latinar*. Beaucoup de ses 31 noms sont inconnus autrement, et ils ont fait l'objet de très nombreuses hypothèses (liste complète dans notre *Alba Longa, histoire d'une légende*, 2008, p. 676-727). Une double constatation s'impose cependant, du point de vue des origines de Rome. L'*Urbs* en est absente, puisque son nom n'y figure pas, mais elle y est présente sous la forme de noms comme les *Velienses* (mais pourquoi la Velia plutôt

que le Palatin ?), et sans doute aussi les *Querquetulani* et les *Sacranes* (reconnaissables, à notre avis, derrière les *Macrales*). Les mêmes observations valent pour Tibur, qui semble, avec Rome, le site le mieux représenté dans cette liste qui nous paraît comprendre, sinon tous les plus anciens peuples du Latium, du moins ceux qui avaient à veiller aux marches de la région ou sur ses lieux les plus importants. La liste est antérieure, en tout cas, à l'avènement de la cité en Latium, même si on a trop souvent cherché à transformer ses noms de peuples, de peuplades plutôt, en noms de villes. Pour cette raison, alors qu'on la datait autrefois du vii^e siècle av. J.-C., on la situe aujourd'hui entre les x^e et

viii^e siècles av. J.-C. ; mais il convient maintenant, après les découvertes faites au sanctuaire de Nemi, de rehausser cette datation jusqu'aux xiii-xii^e siècles av. J.-C. Même les spécialistes qui pensent qu'il s'agit d'un document fabriqué ou retravaillé dans sa composition, par Pline ou sa source (Auguste lui-même, reprenant peut-être Varron), soulignent qu'elle doit contenir une partie de noms authentiques. À l'époque dont témoigne ce document, Rome n'existe pas, mais son site et ses environs sont déjà occupés par de petites communautés qui, toutes, honorent le dieu commun de la fédération latine, Jupiter Latiaris. C'est, sur le plan de la philologie et de la

religion, une confirmation apportée à l'archéologie qui, elle, montre l'aspect albain des vestiges des deux premières phases sur les bords du Tibre.

Le second document – car c'est le mot qui convient – est aussi une liste, transmise également par l'érudition antique, et concerne le *Septimontium* : « C'est, comme le dit Antistius Labéon, la fête pour les monts suivants : le Palatin, où l'on célèbre un sacrifice dit *Palatuar* ; la Velia, où se fait de même un sacrifice ; le Fagutal ; la Subure ; le Cermal ; les monts Oppius et Caelius ; le mont Cispius. » Ces mots du dictionnaire de Festus (476 Lindsay) citant un érudit augustéen énumèrent non

pas sept, comme le ferait penser une étymologie possible du mot *Septimontium* (*septem montes*), mais huit reliefs, d'où d'innombrables discussions. Il est sûr en tout cas que cette suite de huit noms n'a rien à voir, malgré les efforts de Varron pour l'y réduire, avec la liste devenue bien plus tard canonique des sept collines de Rome. Sa valeur vient de ce qu'elle décrit une Rome qui n'est pas encore Rome : autrement dit, un ensemble de collines (dites *montes*) dont les habitants (dits *montani*) célèbrent en même temps (il est inutile de penser à une procession), à une date qui doit être le 11 décembre indiqué plus tard par les calendriers, un sacrifice sur chacun de

ces reliefs. Les villages sont encore distincts, mais leurs habitants entretiennent des relations (comment aurait-il pu en être autrement ?) de solidarité qui trouvent leur expression sur le plan religieux. Les hauteurs présentes dans cette liste sont celles qui étaient désignées par le mot *mons* (mont). Or il y avait, sur le site romain, deux autres reliefs, le Quirinal et le Viminal, qui étaient désignés comme des collines, *colles* : cette différence de terminologie s'explique sans doute par le fait qu'à la différence des « monts » qui forment des reliefs isolés, ces « collines » sont faites de plusieurs hauteurs reliées les unes aux autres. Les explications, ethnique, de mise autrefois,

en référence aux Sabins, ou chronologique, qui prévaut aujourd'hui, paraissent moins convaincantes, même s'il est vrai que les *colles* de Rome correspondent à la partie de la Ville où la tradition antique place les Sabins. La recherche moderne se partage sur le sens qu'il faut donner à l'absence de ces *colles* dans la liste du *Septimontium* : faut-il imaginer, en face des *montes*, d'autres communautés, peut-être pareillement regroupées ? Le *Septimontium* ne marque-t-il que la première étape d'organisation du site romain ? Mais, dans ce cas, comment interpréter les traces très anciennes d'habitats repérées aussi bien du côté du Capitole (il est vrai exclu du

Septimontium bien que *mons* : autre problème !) que du Quirinal ? D'autre part, la liste commence par la mention de deux sacrifices, accomplis séparément sur le Palatin et la Velia, ce qui semble indiquer une prééminence déjà acquise de ces deux collines sur les autres : est-ce parce que le Palatin n'est pas encore devenu à lui seul le haut lieu de Rome, ou doit-on comprendre, au contraire, qu'il a déjà commencé à s'annexer la Velia ? En d'autres termes, est-ce un indice pour dater le *Septimontium* d'avant ou d'après le moment romuléen ? La première solution l'emporte largement aujourd'hui, en raison notamment de l'absence du Capitole, présent dans la légende de

Romulus.

La notion de fondation et celle, qui lui est liée, de délimitation sacrée sont les traces les plus visibles que la religion romaine a gardées de l'épisode décisif qui fit accéder la Ville à la conscience de soi. Sans reprendre ici ce qui en a été dit plus haut, soulignons l'importance à cet égard des rites auguraux : la fondation et la consultation auspicielle donnent à l'espace urbain un statut particulier qui le protège des puissances, malfaisantes et inconnues, du dehors. La fête purificatoire des *Lupercales*, célébrée en février, garde le souvenir d'un habitat romain limité au Palatin et à ses abords immédiats. La

légende y a lié le souvenir des jumeaux fondateurs. Quant à la « Rome carrée » (*Roma quadrata*), ce toponyme désigne à la fois, nous semble-t-il, la plateforme d'où l'augure opère et le territoire délimité par le rite : c'est-à-dire le Palatin d'abord, l'ensemble du site romain ensuite, une fois le Forum aménagé. Le *pomerium* est alors agrandi jusqu'à comprendre, sur la rive gauche du Tibre, toutes les collines, à l'exception de la citadelle du Capitole (l'*arx*, où officie l'augure), et aussi de l'Aventin.

De l'extension de la ville, divisée en quatre régions par Servius Tullius, il existe un témoignage religieux, avec le

rituel des Argées (d'origine peut-être plus ancienne), célébré chaque année en deux étapes. Vingt-sept chapelles (*sacraria*) réparties dans toute la cité accueillent, en mars, des mannequins d'osier qui, le 14 mai, sont jetés dans le Tibre par les vestales. C'est là encore un rite de purification, mais étendu maintenant à tout le nouvel espace urbain : avec les mannequins sont jetées symboliquement dans le fleuve toutes les souillures rituelles de la cité.

La fête du Cheval d'Octobre, célébrée le 15 de ce mois, illustre également une Rome qui s'est annexé le Forum : à la suite d'une course de chars qui a lieu au Champ de Mars, l'un des chevaux de

l'attelage vainqueur est sacrifié au dieu Mars. Les habitants du quartier de la *Sacra uia* (*Sacrauienses*) luttent alors contre ceux de la Subure (*Suburenses*) pour la possession des dépouilles de l'animal, que les premiers apportent au palais du roi (*Regia*), sur le Forum. Mars, auquel l'animal est sacrifié, est le dieu de la guerre, mais aussi celui qui protège les récoltes, comme dans le chant des prêtres Arvales, transmis par une inscription tardive, mais dont la substance doit être archaïque.

Si la religion éclaire ainsi les étapes successives du développement de la cité, c'est que ces dernières n'ont pu, en raison de l'importance sociale et

politique qu'a alors le fait religieux, exister et prendre forme que par elle. C'est pourquoi le fait même que des documents comme la liste albaine et celles du *Septimontium* et des Argées, ainsi que des rituels comme les Lupercales et le Cheval d'Octobre, aient été connus des érudits antiques qui, à leur tour, nous les ont décrits, ce fait donc a une valeur historique et, à notre avis, ne doit rien au hasard. Inversement, il est très peu vraisemblable que d'autres étapes décisives du devenir urbain de Rome aient échappé à la mémoire religieuse des Romains. On a supposé récemment (A. Carandini) que le *Septimontium* lui-même n'ait été que l'aboutissement d'une longue évolution

et que l'union des villages du site romain dont il témoigne n'ait atteint que progressivement l'extension que nous lui connaissons. Peut-on penser, alors, qu'aucun souvenir n'en serait resté dans le rite ou la toponymie ?

La religion se souvient donc de la naissance de la cité, parce que c'est cette dernière qui lui fournit le cadre où elle se définit comme phénomène collectif et public : ainsi la religion romaine archaïque et la cité commençante auront-elles un développement interdépendant. Des *populi Albenses* et de leurs villages épars à la Rome des quatre régions, on est passé de cultes familiaux, dits

gentilices, à des cultes publics qui exigent l'aménagement d'espaces et de bâtiments spécifiques. Significativement, la miniaturisation des objets cesse d'être employée dans les cultes funéraires privés pour être présente dans les dépôts votifs des sanctuaires. À la géographie des lieux sacrés de l'*Urbs* répondra ainsi une mise en ordre du temps civique, attestée par la phase la plus ancienne du calendrier romain découverte par Mommsen ; ce calendrier dit de Numa, qui comprend des fêtes écrites en gros caractères sur les inscriptions calendaires d'époque classique, est daté en général du vii^e siècle ou du vi^e siècle av. J.-C. parce que le Jupiter capitolin n'y est pas

mentionné, bien qu'une datation plus tardive au v^e siècle av. J.-C. ait été proposée, notamment par J. Rüpke. Peut-être ne s'agit-il d'ailleurs que de la dernière codification, et il est frappant, en tout cas, de voir la place que tiennent, dans ce calendrier, les travaux des champs. Il aurait été précédé par un calendrier qu'on attribue à Romulus et qui correspond à une année de dix mois commençant en mars, ce dont les noms actuels du « septième » au « dixième » mois (septembre à décembre) témoigneraient encore. Quoi qu'il en soit de cette dernière hypothèse, classique mais parfois contestée, nous pouvons observer que la religion est véritablement l'ordonnatrice de l'espace

et du temps dans la cité des époques archaïques.

C'est elle, également, qui assure la légitimité du pouvoir exercé par le roi sur la communauté humaine établie à Rome. Plus tard, sous la République et même l'Empire, l'exaltation de la figure de Romulus sera le moyen pour les Romains d'exprimer l'importance des rituels auguraux pour le fonctionnement de leurs institutions politiques. Pour ce qui est de la première société romaine et de son organisation, que peut-on savoir ? Selon la tradition, la division du peuple romain entre patriciat et plèbe, qui marquera si fortement l'histoire de la République, remonterait à Romulus.

Or l'un des résultats les plus sûrs de la recherche moderne sur la Rome archaïque, dont il faut lire le cheminement dans le livre de J.-C. Richard sur *Les Origines de la plèbe*, est d'avoir montré que ce dualisme social et juridique n'est pas inné, mais acquis : on sait aujourd'hui en effet qu'il n'existait pas encore au temps des rois, ce qui explique que plusieurs d'entre eux aient porté des noms caractérisés ensuite comme plébéiens, et que ni les institutions ni les cérémonies religieuses les plus anciennes n'aient gardé trace de cette bipartition. Faut-il pour cela estimer que la tradition est sur ce point totalement fictive et postérieure ? Non, si l'on se souvient que le viii^e siècle av.

J.-C. est celui où l'on voit apparaître dans les tombes du Latium les premières affirmations d'élites de la force et de la richesse. Or la recherche actuelle établit un lien de causalité entre l'émergence des aristocraties et celle de la cité : on sait aujourd'hui que la plèbe, en tant que corps constitué, est une tard venue, née au v^e siècle av. J.-C., consolidée au iv^e, à la suite d'une réaction contre le pouvoir écrasant des grandes dynasties qui monopolisaient sacerdoce, honneurs et pouvoirs. Mais les historiens annalistes des iii^e et ii^e siècles av. J.-C., qui écrivaient l'histoire des origines dans une cité où ce dualisme patriciat-plèbe était fondamental, ne pouvaient pas imaginer

que la première des deux composantes ait pu un jour exister sans l'autre. C'est pourquoi, constatant dans leurs sources sur la première Rome l'existence d'une aristocratie de chefs de clans, les *patres*, ou membres du Sénat, ils lui ont adjoint ce qui en était à leurs yeux le complément obligé, la plèbe ; mais l'aristocratie gentilice de l'époque royale ne saurait être assimilée au patriciat de la première République (ce que les annalistes ne pouvaient pas savoir). L'épigraphie atteste un phénomène qu'on appelle « la mobilité sociale horizontale », et qu'on devrait plutôt qualifier d'ethnique ou de géographique, dans la mesure où, en passant d'une cité à une autre, les

seigneurs et les riches marchands changeaient de peuple et de souverain plus que de condition sociale ; cause ou effet, cette mobilité assure l'ouverture des aristocraties gentilices de l'époque archaïque, à l'opposé de la fermeture et de l'exclusivisme héréditaire qui caractériseront le patriciat. Comme A. Magdelain et J.-C. Richard l'ont montré, la procédure de l'« interrègne », en assurant à ses détenteurs, fût-ce pour très peu de temps, la possession des auspices majeurs, apanage du roi, a dû peu à peu provoquer, ou en tout cas favoriser la constitution d'une noblesse de caste, le prestige acquis par l'investiture de Jupiter étant considéré comme transmissible héréditairement.

Alors commence une réaction en chaîne qui aboutira d'abord à la formation d'un patriciat, c'est-à-dire d'une noblesse faite de fils de *patres* (c'est le sens de *patricii*), ensuite, par contrecoup, à celle de la plèbe, ce qui ne se fera pas avant le début de la République. Il est probable que c'est selon cette dynamique qu'il faudrait essayer de deviner – on ne peut guère faire plus – l'histoire des relations qu'entretiennent avec le Sénat, assemblée réunissant les chefs des *gentes* que sont les *patres*, les différents rois de Rome : la nomination de nouveaux sénateurs est un moyen de s'assurer des fidèles et de contrôler les clans rivaux.

Le pouvoir de ces aristocraties, d'abord naissantes puis prospères, repose sur la propriété des terres que les membres de chaque « grande famille » (*gens*) possèdent en commun, quitte à les exploiter en plus petites unités (par *familia*, c'est-à-dire famille restreinte ?). Leur idéal de vie est fondé sur ce qu'on appelle l'idéologie du banquet, dont l'œuvre d'Homère fournit le modèle, et que des découvertes archéologiques illustrent à partir du vii^e siècle (par ex. à Ficana). Ces groupes gentilices peuvent déjà compter sur l'appui que leur procurent leurs « clients » qui sont des vassaux à la fois libres et subordonnés. Les tombes modestes regroupées autour de sépultures au riche

mobilier qu'a révélées la nécropole de l'Osteria dell'Osa en apportent, à date précoce, la probable attestation archéologique. Mais dans cette société rurale qu'est la Rome des origines, où les innovations sont très rares et où l'agriculture est de subsistance, le grand moyen d'acquérir rapidement richesses et puissance, le grand facteur d'évolution sociale, c'est la guerre. Elle est omniprésente à Rome où elle donne sa mesure au temps et à l'espace : de mars à octobre, les prêtres de Mars, les saliens, parcourent la Ville en processions, rythmant de leurs danses et de leurs chants rituels l'ouverture et la fermeture de la saison des combats. Dans le vouloir-vivre-ensemble qui

mènera au développement des villes en Latium, il y a le souhait des élites gentilices de mieux contrôler les forces productives, mais certainement aussi, de la part de tous, un désir commun de sécurité.

Quelles sont les institutions de cette Rome royale ? Le formalisme religieux et juridique des Romains permet d'essayer de retrouver, par une espèce d'archéologie institutionnelle, le fonctionnement des pouvoirs sous la première monarchie, au travers de ce qui en subsiste sous la République. Rome a d'abord été organisée en 30 curies et, sans doute, trois tribus (dont l'existence est très probable, quoique contestée par

certaines). Les 30 curies réunies forment une assemblée appelée les comices curiates, réduits sous la République et l'Empire au rassemblement symbolique de 30 licteurs. Il semble acquis que l'une des attributions majeures de ces comices ait été l'investiture civile du pouvoir suprême, qu'ils accordent au roi, comme plus tard aux magistrats de la République. Certains savants, il est vrai, réservent à la République la loi curiate, ce que rend peu vraisemblable le cadre curiate, précisément, de cette procédure. L'assemblée curiate avait sans doute à approuver aussi les décisions concernant la paix ou la guerre. Ainsi le roi, aidé par le Sénat (*senatus*), dont l'étymologie indique

qu'il a été à l'origine un conseil des Anciens (*senes*), convoque le peuple de citoyens-soldats rassemblés en curies, auquel est proposée une décision qu'il n'a plus qu'à approuver, en lui apportant un suffrage (*suffragium*) qui n'est autre que le bruit (*fragor*) des armes entrechoquées en signe d'assentiment.

Vu ainsi d'assez loin, l'ordonnancement de l'édifice institutionnel de cette royauté romaine dans sa première phase se distingue à peu près : à vouloir le préciser davantage, on se heurterait aux détails des controverses érudites qui en brouillent l'image. Les savants continuent par exemple à s'interroger sur les rapports entre le système curiate et

les clans (*gentes*) : selon une étymologie séduisante (*curia* serait en rapport avec **couirites*), mais contestée, la curie serait un groupement de *uiri*, une forme d'association qui, selon certains, serait préurbaine. À Rome, en tout cas, elle est une division de la cité, un « arrondissement » si on veut, valant comme une unité à la fois humaine et territoriale. L'égalité entre le nombre des curies et celui des *populi* dits *Albenses* suggère que la Ville s'est modelée sur la Ligue : l'existence de *curiae nouae*, liée par la tradition à la conquête d'Albe, pourrait indiquer que la Rome romuléenne n'avait pas encore 30 curies. Quant aux trois tribus dans lesquelles aurait été répartie la

population romaine durant les premiers règnes, on ne sait rien d'elles, si ce n'est que leurs noms (*Tities, Ramnes, Luceres*) seraient de forme, mais non nécessairement d'origine, étrusque. Seule une analyse différentielle, par comparaison avec le système adopté ensuite, dans la mesure où il est présenté comme une nouveauté par les sources, pourrait apporter ici un éclairage indirect : le nouveau mode de répartition des citoyens attribué à Servius Tullius étant fondé sur le lieu de résidence, on peut sans doute en conclure que le principe du système attribué à Romulus n'était pas territorial. S'il ne s'agissait donc pas de droit du sol, la logique serait de penser que les tribus

romuléennes fondaient une manière de droit du sang : mais la recherche actuelle écarte en général tout critère d'appartenance ethnique, malgré les suggestions d'une partie de la tradition antique en faveur d'une liaison entre les *Ramnes* et les Albains/Latins, les *Titienses* et les Sabins, les *Luceres* et les Étrusques, c'est-à-dire les trois peuples qui entourent le site romain. En tout cas, l'ouverture ethnique de la cité archaïque est révélée par la mobilité « horizontale » qu'atteste l'épigraphie. Cette plasticité de la cité romaine, qui l'oppose aux cités grecques où la citoyenneté est strictement héréditaire, est très généralement considérée par les historiens actuels comme l'un des

facteurs les plus puissants d'expansion de l'*Urbs*. Les Anciens eux-mêmes en avaient tout à fait conscience : Cicéron souligne (*Pro Balbo*, 13, 1) la capacité d'intégration de la Rome romuléenne, et, plus tard, l'empereur Claude, en demandant (Tacite, *Annales*, XI, 24 et inscription de la Table de Lyon) aux sénateurs d'accueillir dans leurs rangs des Gaulois, se réclamera de l'exemple de Servius Tullius.

À ce roi, la tradition attribue la création du système centuriate, qui survivra à la chute de la royauté : il divise Rome et sa population en quatre parties, ou « régions », dites *Suburana*, *Esquilina*, *Collina*, *Palatina*, dans un ordre où se

marque nettement la promotion des nouveaux quartiers extérieurs à la cité palatine. Fondé sur l'évaluation des fortunes et sur le pouvoir des plus riches, c'est un système censitaire et oligarchique. Les cinq classes de cette « constitution servienne » ont été réduites à deux par l'érudition moderne qui distingue seulement la *classis* (« les appelés ») et l'*infra classem* : autant que politique, cette division a valeur militaire, et le même mot, *exercitus*, désigne l'assemblée et l'armée du peuple romain, toutes les deux étant organisées sur la base d'une unité, dite centurie. La *classis* regroupe les soldats-citoyens assez riches pour se payer leur équipement. La théorie

brillante (P. Fraccaro, 1931) selon laquelle la structure de la légion romaine des temps républicains aurait perpétué celle de l'armée archaïque est aujourd'hui de plus en plus contestée, ou tout au moins déplacée aux v^e et iv^e siècles. Quant à la restructuration militaire et politique accomplie au vi^e siècle av. J.-C., elle est à lier, non avec l'apparition, mais avec la diffusion de l'armement hoplitique et celle du combat en formation compacte dite phalange. Créatrice de nouvelles solidarités, à la guerre comme dans la Ville, la réforme a dû avoir des effets militaires, mais aussi politiques et sociaux importants. Même s'il est clair que sa présentation dans les sources littéraires est anachronique, ne

serait-ce qu'en raison des unités monétaires citées, sa réalité historique est maintenant unanimement reconnue : comme souvent, l'anachronisme n'invente pas la substance du fait qu'il travestit. Le sens véritable de la « constitution servienne » reste, lui, objet d'interrogations : s'agissait-il de conforter le pouvoir d'une minorité aristocratique, en fondant en droit l'inégalité des richesses ou, au contraire, voulait-on consacrer la participation au pouvoir de ceux qui en avaient jusque-là été exclus ? Si injuste qu'il puisse nous paraître, le fondement censitaire du système servien était plus souple, plus « intégrateur » vis-à-vis des nouveaux venus que le cadre curiate, où

les grandes familles avaient pris un poids déterminant, même s'il n'était sans doute pas originel. Organisant la cité sur de nouvelles bases territoriales et timocratiques, la réforme, ou plutôt révolution, servienne aura provoqué l'opposition des noblesses gentilices. Le mouvement qui allait conduire à la chute de la monarchie (et peut-être d'abord à son affaiblissement progressif) fut donc très probablement d'inspiration aristocratique – ce que les sources laissent transparaître – et constitue sans doute le produit d'une alliance entre l'élite sénatoriale et le petit peuple. Les « Fastes » prouvent d'ailleurs que la République qui succède à cette royauté est indiscutablement l'apanage d'un petit

nombre de grandes « maisons ». C'est dire qu'il ne sera pas de contresens historique plus flagrant que celui des révolutionnaires français de 1789, voyant dans la première République romaine le modèle et la référence du régime démocratique qu'ils entendaient établir. À Rome, la monarchie, au moins dans son moment servien, fut « démocratique », et lui succéda une République où, bien qu'ils fussent élus, les dirigeants formaient une oligarchie.

Religion, société, institutions : dans tous ces domaines, nous avons vu que la royauté a le premier rôle. Et celui-ci est d'autant plus important que Rome, durant toute la période monarchique, est

marquée par une transformation permanente : si son territoire peut être évalué à environ 150 km² à la fin du viii^e siècle av. J.-C., il atteindra, à la fin du vi^e siècle av. J.-C., près d'un millier de kilomètres carrés, et cela en un peu plus de deux siècles. C'est le roi qui, dans son palais (la *Regia*), où sont honorées les divinités de la guerre et de l'abondance, Mars et Ops, assure mystiquement la protection et la prospérité de Rome. Pour autant, cette royauté sacrée n'est pas une théocratie : c'est le roi qui est prêtre, non le prêtre qui est roi. Le roi réduit au rôle sacral sera le *rex sacrificulus* de la République (ou des derniers temps de la Monarchie ?). Dans la plénitude de ses

pouvoirs, le roi de Rome semble doté d'une grande capacité d'innovation religieuse, s'il est vrai qu'on doit rapporter à la dynastie tarquinienne la substitution de la nouvelle triade Jupiter-Junon-Minerve (à laquelle on n'a trouvé aucun précédent étrusque) à l'ancienne triade archaïque, attestée par de sûrs indices, et qui associait à Jupiter, Mars et Quirinus. Il y a un lien particulier entre le roi et Jupiter : l'exprimant et l'investiture auspiciiale, qui « inaugure » chaque règne et son titulaire, et un rite comme le triomphe, qui fut d'abord, au vi^e siècle av. J.-C., une cérémonie annuelle de renouvellement cosmique. Le roi triomphateur est conduit sur son char au

Capitole : sa tenue, son visage barbouillé de minium l'assimilent à une statue, à la personne même du dieu suprême qui, en tant qu'*Optimus* (*opes* : les richesses) et *Maximus*, garantit la prospérité et la puissance de la cité. Ainsi, le roi est l'épiphanie du dieu ; le dieu, l'hypostase du roi. Ainsi le roi assure-t-il à la cité la bienveillance des dieux (*pax deorum*), en veillant au respect des rites et des engagements passés devant eux. Le « roi des sacrifices » qui, selon Varron (*Langue latine*, VI, 27-28), annonce au début de chaque mois, du haut du Capitole, devant le peuple assemblé, la date des fêtes à venir, fut certainement d'abord le roi lui-même, remplacé ensuite, le jour des

calendes, par les pontifes assistés d'un héraut, le *calator*, dont, significativement, le nom se retrouve sur le cippe du *Lapis Niger* : ce texte est une loi sacrale (*lex arae* du *Volcanal* ?), sans doute émanant du roi lui-même, puisque le mot *rex* y figure. Les érudits antiques situent cette proclamation royale du calendrier dans une *curia calabra*, localisée sur le Capitole et qui, d'une manière ou d'une autre, est à mettre en rapport avec le système curiate. Or le site étrusque de Tarquinia a révélé un exemple d'une aire publique aménagée à partir de la fin du viii^e siècle av. J.-C. et qui, selon M. Torelli, apporte une confirmation indirecte à la tradition romaine. Le roi veille donc au

déroulement du temps dans ses aspects sacrés et civiques. Il a également un rôle dans le fonctionnement de la cité : les calendriers épigraphiques ont conservé en effet, pour les 24 mars et 24 mai, l'abréviation QRCF, signifiant « *quando rex comitiauit fas* ». Quel que soit le sens du verbe, qui reste ici controversé (« présider » les comices ou « y venir »), la formule révèle le rôle judiciaire et institutionnel du roi. C'est au lieu appelé le *Comitium*, dont l'étymologie indique qu'il est celui du rassemblement des citoyens, et devant la Curie, qui est le siège du Sénat, que le souverain rend (chaque mois ?) la justice : il est *iudex*, c'est-à-dire non pas celui qui dit un droit encore inexistant, mais celui qui

montre, selon le sens ancien de l'expression *ius dicere*, qui des plaignants a raison. Sénat, assemblée du peuple, roi : la topographie, qui conserve comme fossilisés les anciens rapports de pouvoir, illustre une trinité inégale où le Sénat ne fait que conseiller, le peuple approuver, et où le monarque décide « souverainement ».

Ainsi le roi de Rome est-il « tous les pouvoirs en un », comme l'écrivait déjà Montesquieu.

Maître du temps lors de la proclamation calendaire, maître de l'espace par le rituel augural qui lui permet d'agrandir la superficie de l'*Urbs*, bâtisseur de la Ville, représentant des puissances

divines et intercesseur auprès d'elles des volontés humaines, organisateur du corps civique, chef de guerre, le roi de l'ère archaïque incarne et assure l'unité de la communauté civique. Une fois les rois chassés, *post reges exactos*, le nouvel État républicain poussera sans cesse plus loin son souci de diviser et de disséminer toujours davantage ce qui avait été l'unité du pouvoir royal, qu'inversement le Principat cherchera tenacement à recomposer à son profit. C'est qu'alors, après une longue période de guerres civiles, le temps sera venu enfin où, aux yeux des contemporains d'Auguste, le passé le plus lointain de la Ville prendra les couleurs de l'utopie.

Conclusion

Au terme de ces analyses, il apparaît donc que la tradition antique sur les origines de Rome est en elle-même un fait historique, dont l'importance ne saurait être négligée. Parce que cette tradition a été pour les Romains le moyen de penser leur rapport à l'origine, au sacré et au pouvoir, elle a toutes les caractéristiques du mythe. À sa manière, elle exprime cette transcendance terrestre que fut pour les Romains la cité de Rome. Depuis plus d'un demi-siècle, l'archéologie a été le

levier d'Archimède qui a permis de montrer que la légende des origines de Rome avait en même temps une incontestable valeur historique : il est sans doute vain de chercher à isoler un vecteur qui expliquerait à lui seul la conservation d'une tradition qui valait à la fois comme paradigme culturel, mémoire des commencements et revendication d'identité. Histoire sacrée de la Ville et mythe de création du monde, le récit des origines de Rome a été transmis et certes transformé par toutes les composantes de la société romaine : religion, droit, ensuite relayés par la littérature. Dans le temps long de sa transmission, qui aura duré autant que Rome, il n'aura pas cessé d'évoluer en

fonction des publics et des circonstances. Dans la mesure où l'on sera plus sensible à ce qui y est conservé ou bien à ce qui y est inventé, on sera traditionaliste ou sceptique : ces points de vue sont-ils d'ailleurs opposés ou complémentaires ? Le tout est de ne pas tomber dans l'*a priori* en devenant fidéiste ou hypercritique.

Les découvertes et les acquis de ces dernières décennies sont spectaculaires et, la plupart du temps, inattendus. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que chaque question ait trouvé sa réponse, mais cela rend possibles, au contraire, de nouvelles questions et de nouvelles perspectives.

Hier cantonnée à l'étude de la fin de la période monarchique, la recherche sur les origines de Rome remonte sans cesse davantage le cours du temps : cette marche en avant de la science, qui est chronologiquement une marche en arrière, doit se poursuivre. Grâce à elle, ce passé de plus en plus lointain s'inscrit dans la dimension du devenir.

Bibliographie

Collection des universités de France, Paris, Les Belles Lettres : on y trouvera le texte original et la traduction française des auteurs antiques mentionnés dans ce livre (Tite-Live, Virgile, Denys d'Halicarnasse, Plutarque, l'Annalistiche). Par ailleurs, les textes concernant Romulus ont été réunis, traduits et commentés en italien par A. Carandini et P. Carafa *et alii*, sous le titre, *La Leggenda di Roma*, Milan, Mondadori, 2002-2014, 4 vol.. Alföldi A., *Early Rome and the Latins*, Ann Arbor, University of Michigan

Press, 1965.

Arvanitis N. (dir.) *Il santuario di Vesta. La casa delle Vestali e il tempio di Vesta viii sec. A. C.-64 D.C. Rapporto preliminare*, Pise/Rome, Fabrizio Serra Editore, 2010.

Bartoloni G. (dir.) *La Lupa Capitolina. Nuove prospettive di studio*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2010.

Bettelli M., *Roma. La città prima della città : i tempi di una nascita*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1997.

Bietti Sestieri A. M., *The Iron Age Community of Osteria dell'Osa*, Cambridge, University Press, 1992.

Bietti Sestieri A. M. et De Santis A., *Protostoria dei popoli Latini*, Milan, Electa, 2000.

Bloch R., *Tite-Live et les premiers siècles de Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1965.

Briquel D., *Le Regard des autres. Les origines de Rome vues par ses ennemis*, Besançon, université Franche-Comté, 1997.

–, *Mythe et révolution. La fabrication d'un récit : la naissance de la république à Rome*, Bruxelles, Éditions Latomus, 2007.

Camous T., *Le Roi et le fleuve. Ancus Marcius Rex aux origines de la puissance romaine*, Paris, Les Belles Lettres, 2004.

–, *Romulus. Le rêve de Rome*, Paris, Payot, 2010.

–, *Tarquin le Superbe roi maudit des*

Étrusques, Paris, Payot, 2014.

Carafa P., *Il Comizio di Roma dalle origini all'età di Augusto*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1998.

Carandini A., *La Nascita di Roma. Dèi, Lari, eroi e uomini all'alba di una civiltà*, Turin, Einaudi, 1997.

–, *Remo e Romolo. Dai rioni dei Quiriti alla città dei Romani*, Turin, Einaudi, 2006.

Carandini A. et Cappelli R. (dir.) *Roma. Romolo, Remo e la fondazione della città*, Milan, Electa, 2000.

Carandini A., D'Alessio M. T. et Di Giuseppe H., *La Fattoria e la villa dell'Auditorium*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2006.

Cifani G., *Architettura romana arcaica*.

Edilizia e società tra monarchia e Repubblica, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2008.

Coarelli F., *Il Foro Romano. Periodo arcaico*, Rome, Quasar, 1983.

–, *Il Foro Boario*, Rome, Quasar, 1988.

–, *Il Campo Marzio*, Rome, Quasar, 1997.

–, *Palatium : il Palatino dalle origini all'impero*, Rome, Quasar, 2012.

–, *Collis. Il Quirinale e il Viminale nell'antichità*, Rome, Quasar, 2014.

Colonna G., « I Latini e gli altri popoli del Lazio », in *Italia Omnium Terrarum Alumna*, Milan, Schweigwiler, 1988.

Cornell T. J., *The Beginnings of Rome. Italy and Rome from the Bronze Age to the Punic Wars (c. 1000-264 BC)*,

Londres/New York, Routledge, 1995.

Dardenay A., *Images des fondateurs : d'Énée à Romulus*, Bordeaux, Ausonius, 2012.

Della Fina G. M. (dir.) *La Grande Roma dei Tarquini*, Annali della Fondazione per il Museo « Claudio Faina », Orvieto, Quasar, 2010, vol. XVII.

Dench E., *Romulus' Asylum : Roman indentities from the Age of Alexander to the Age of Hadrian*, Oxford University Press, 2004.

Dumézil G., *La Religion romaine archaïque*, Paris, Payot, 1974.

Dupont F., *Rome, la ville sans origine*, Paris, Gallimard, 2011.

Fraschetti A., *Romolo il fondatore*, Rome/Bari, Laterza, 2002.

Funiciello R., Heiken G. et De Rita D., *I sette colli : guida geologica a una Roma mai vista*, Milan, R. Cortina, 2006.

Gabba E., *Roma Arcaica. Storia e storiografia*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2000.

Ghini G. (dir.) *Lazio e Sabina* , colloque annuel de la Surintendance archéologique du Latium Rome, Quasar, depuis 2002, 8 vol.. parus

Gjerstad E., *Early Rome*, Lund, C. W. K. Gleerup, 1953-1973, 6 vol..

Grandazzi A., *La Fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire*, Paris, Les Belles Lettres, (1991), 2004.

–, *Alba Longa, histoire d'une légende. Recherches sur l'archéologie, la*

religion, les traditions de l'ancien Latium, Rome, EFR, 2008, 2 volumes.

Heurgon J., *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, Paris, Puf, 1993.

La Rome des premiers siècles. Légende et histoire, table ronde, Florence, Olschki, 1992.

Magdelain A., *De la royauté et du droit de Romulus à Sabinus*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1995.

Martin P.-M., *L'Idée de royauté à Rome*, Clermont-Ferrand, Éd. Adosa, 1982 et 1994, 2 vol..

Martínez-Pinna Nieto J., *La Monarquía Romana Arcaica*, université de Barcelone, 2009.

Mastrocinque A., *Romolo (la*

fondazione di Roma tra storia e leggenda), Este, Zielo, 1993.

Mazzarino S., *Dalla monarchia allo stato repubblicano*, (1945), Milan, Rizzoli, 1992.

Momigliano A., *Roma arcaica*, Florence, Sansoni, 1989.

Momigliano A. et Schiavone A.

(dir.) *Storia di Roma I : Roma in Italia* (voir notamment les contributions de Olschki C. Olschki), Turin, Einaudi, 1988.

Pallottino M., *Origini e storia primitiva di Roma*, Milan, Rusconi, 1993.

Pensabene P. et Falzone S. (dir.) *Scavi del Palatino*, I, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2001.

Peruzzi E., *Civiltà greca nel Lazio*

- preromano*, Florence, Olschki, 1998.
- Poucet J., *Les Rois de Rome. Tradition et histoire*, Bruxelles, Altera Diffusion, 2000.
- Raskolnikoff M., *Histoire romaine et critique historique dans l'Europe des Lumières*, Rome, EFR, 1992.
- Richard J.-C., *Les Origines de la plèbe romaine. Essai sur la formation du dualisme patricio-plébéien*, Rome, EFR, 1978.
- Smith C. J., *Early Rome and Latium. Economy and Society c. 1000 to 500 BC*, Oxford, Clarendon Press, 1996.
- , *The Roman Clan. The « Gens » from Ancient Ideology to Modern Anthropology*, Cambridge, University Press, 2006.

Tomei M. A. (dir.) *Roma. Memorie dal sottosuolo. Ritrovamenti archeologici 1980/2006*, Milan, Mondadori Electa, 2007.

Ver Eecke M., *La République et le roi. Le mythe de Romulus à la fin de la République romaine*, Paris, De Boccard, 2008.

Vernole V. E., *Servius Tullius*, Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 2002.

Viglietti C., *Il Limite del bisogno. Antropologia economica di Roma arcaica*, Bologne, Il Mulino, 2011.

Wiseman T. P., *Remus. A Roman Myth*, Cambridge, University Press, 1995.

–, *Unwritten Rome*, University of Exeter Press, 2008.

Ziolkowski A., « Le origini di Roma e la

società romana arcaica », in A. Barbero
(dir.) *Storia d'Europa e del
Mediterraneo*, Rome, Salerno Editrice,
2008, vol. IV.